


BIBLIOTECA NAZIONALE
6
15H
27
VITTORIO EMANUELE



JULIE

OU LA

NOUVELLE HÉLOYSE.

TOME PREMIER.

LETTRES
DE DEUX
AMANTS,

HABITANTS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES,

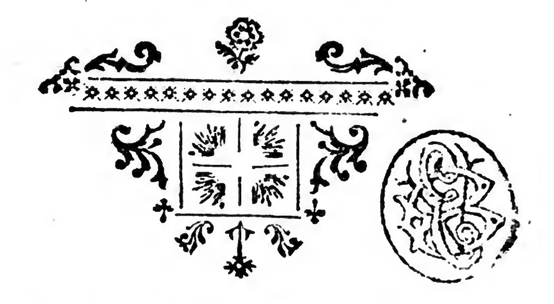
RECUEILLIES ET PUBLIE'ES

PAR J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE E'DITION,

augmentée, avec Figures.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXXIII.

P

I

j'ai p
un fi
Qu
diteu
& je
& l
ficti
por
vou
T
livr
tête
pri



PRÉFACE

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jeter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'eſt ſûrement une fiction pour vous.

Tout honnête-homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du

mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux amants, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Etange ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſiérement altérée en pluſieurs endroits; ſoit pour mieux donner le change au lecteur, ſoit qu'en effet l'auteur n'en ſût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matiere alarmera les gens ſéveres, tous les ſentiments ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux

philoſophes : il doit ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi ſeul : mais à coup-ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes ampoulés ; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, qui dans leurs imaginations romaneſques prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe ? Ce recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui dans une vie déréglée ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans ; & j'ai mis

a iv

à celui-ci un titre aſſez décidé pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue: mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire: elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere, en parcourant ce recueil, ſe rebute aux premieres parties, jette le livre avec colere, & s'indigne contre l'éditeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le diſe, s'il le veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire. Je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.

RECUEIL D'ESTAMPES

POUR

LA NOUVELLE HE'LOYSE.

LA plupart des ſujets ſont détaillés pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution: car pour rendre heureuſement un deſſein, l'artiſte ne doit pas le voir tel qu'il ſera ſur ſon papier, mais tel qu'il eſt dans la nature. Le crayon ne diſtingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les diſtinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, ſi le graveur n'imagine auſſi les couleurs. De même dans les figures en mouvement il faut voir ce qui précede & ce qui ſuit, & donner au temps de l'action une certaine latitude; ſans quoi l'on ne ſaiſira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'artiſte conſiſte à faire imaginer au ſpectateur beaucoup des choſes qui ne ſont pas

ſur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend, font ſuppoſer celles qu'il ne rend pas. On ne ſauroit donc entrer dans un trop long détail quand on veut expoſer des ſujets d'eſtampes, & qu'on eſt abſolument ignorant dans l'art. Au reſte, il eſt aiſé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le public. mais en donnant ſéparément les eſtampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

Quatre ou cinq perſonnages reviennent dans toutes les planches, & en compoſent à peu près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les diſtinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en ſorte qu'on les reconnût toujours.

1. Julie eſt la Figure principale. Blonde, une phyſionomie douce, tendre, modeſte, enchantereſſe Des graces naturelles ſans la moindre affectation : une élégante ſimplicité, même un peu de négligence dans ſon vêtement, mais qui lui ſied mieux qu'un air plus arrangé : peu d'ornements, toujours du goût, la gorge couverte en fille modeſte, & non pas en dévote.

2. Claire ou la Couſine. Une brune piquante ; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai ; d'une parure un peu plus ornée, & viſant preſque à la coquetterie ; mais toujours pourtant de la modeſtie & de la bienſéance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. Saint-Preux ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire ; rien de distingué, seulement une physionomie sensible & intéressante. L'habillement très-simple : une contenance assez timide, même un peu embarrassé de sa personne, quand il est à sang-froid ; mais bouillant & emporté dans sa passion.

4. Le baron d'Etange ou le pere : il ne paroit qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. Milord Edouard ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu, un peu de rudesse & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & stoïque sous lequel il cache avec peine une extrême sensibilité. La parure à l'Angloise, & d'un grand seigneur sans faste. S'il étoit possible d'ajouter à tout cela le port un peu spadassin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. de Wolmar, le mari de Julie. Un air froid & posé. Rien de faux ni de contraint ; peu de geste, beaucoup d'esprit, l'œil assez fin ; étudiant les gens sans affectation.

Tels doivent être à peu près les caracteres des figures. Je passe au sujet des planches.

PREMIERE ESTAMPE.

Tome I. * Lettre XIV. page 46.

LE lieu de la Scene eſt un boſquet. Julie vient de donner à ſon ami un baiſer *coſi ſaporito*, qu'elle en tombe dans une eſpece de défaillance. On la voit dans un état de langueur ſe pancher, ſe laiſſer couler ſur les bras de ſa Couſine, & celle-ci la recevoir avec un empreſſement qui ne l'empêche pas de ſourire en regardant du coin de l'œil ſon ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie ; de l'un il vient de l'embraſſer, & l'autre s'avance pour la ſoutenir : ſon chapeau eſt à terre. Un raviſſement, un tranſport très-vif de plaiſirs & d'alarmes doit régner dans ſon geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté qu'une certaine modeſtie rende encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la* 1e. *Planche*.

Le premier baiſer de l'amour.

---

* Le chiffre du Tome indique le Tome de Julie & non le Tome des Œuvres.

DEUXIEME ESTAMPE.

Tome I. *Lettre* L X. *page* 184.

LE lieu de la ſcene eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'eſtampe. Milord Edouard ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle ſont ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'ami ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude & un air très-confus. Les trois ſpectateurs, tous en épée, marquent de l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt que le perſonnage qui eſt à genoux imprime du reſpect aux autres, & qu'ils ſemblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la* 2 *Planche*.

L'héroïſme de la valeur.



TROISIEME ESTAMPE.

Tome I. *Lettre* LXXV. *page* 260.

LE lieu est une chambre de cabaret, dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table, auprès du feu devant laquelle est assis Milord Edouard en robe de chambre, sont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un paquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baisse de surprise, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé sur les yeux, tient son épée d'une main, & de l'autre, montre à l'Anglois d'un air emporté & menaçant la sienne, qui est sur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geste de dédain froid & marqué. Il regarde en même temps l'étourdi d'un air de compassion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans son attitude que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la* 3e. *Planche.*

Ah jeune homme! à ton bienfaicteur.

QUATRIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* X. *page* 74.

LA ſcene eſt dans la rue devant une maiſon de mauvaiſe apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre eſt à quelques pas de là, le cocher tient la portiere ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme eſt Saint-Preux ſortant d'un lieu de débauche dans une attitude qui marque le remords, la triſteſſe & l'abattement. Une des habitantes de cette maiſon le reconduit juſques dans la rue; & dans ſes adieux on voit la joie, l'impudence, & l'air d'une perſonne qui ſe félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres ſont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui eſt en bas. Ils battent des mains & applaudiſſent d'un air railleur en voyant paſſer le jeune homme qui ne les regarde ni ne les écoute. Il doit régner une immodeſtie dans le maintien des femmes & un déſordre dans leur ajuſtement, qui ne laiſſe pas douter un moment de ce qu'elles ſont, & qui faſſe mieux ſortir la triſteſſe du principal perſonnage.

INSCRIPTION *de la* 4e. *Planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

CINQUIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XXVI. *page* 125.

LA Scene se passe de nuit, & répréſénte la chambre de Julie, dans le déſordre où eſt ordinairement celle d'une perſonne malade. Julie eſt dans ſon lit avec la petite vérole ; elle a le tranſport. Ses rideaux fermés, étoient entr'ouverts pour le paſſage de ſon bras, qui eſt dehors ; mais ſentant baiſer ſa main, de l'autre elle ouvre bruſquement le rideau, & reconnoiſſant ſon ami, elle paroît ſurpriſe, agitée, tranſportée de joie, & prête à s'élancer vers lui. L'amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de ſaiſir, & la baiſe avec un emportement de douleur & d'amour dans lequel on voit, non-ſeulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la deſire. A l'inſtant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il eſt, l'entraîne hors de la chambre. Une femme de chambre, un peu âgée, s'avance en même temps au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les perſonnages, une action très-vive, & bien priſe dans l'unité du moment.

INSCRIPTION *de la* 5e. *Planche.*

L'inoculation de l'amour.



SIXIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XXX. *page* 147.

LA Scene ſe paſſe dans la chambre du Baron d'Etange, pere de Julie. Julie eſt aſſiſe, & près de ſa chaiſe eſt un fauteuil vuide: ſon pere qui l'occupoit eſt à genoux devant elle, lui ſerrant les mains, verſant des larmes, & d'une attitude ſuppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur ſont dans les yeux de Julie. On voit à un certain air de laſſitude, qu'elle a fait tous ſes efforts pour relever ſon pere ou ſe dégager; mais n'en pouvant venir à bout, elle laiſſe pancher ſa tête ſur le dos de ſa chaiſe, comme une perſonne prête à ſe trouver mal; tandis que ſes deux mains en avant portent encore ſur les bras de ſon pere. Le Baron doit avoir une phyſionomie vénérable, une chévelure blanche, le port militaire, &, quoique ſuppliant, quelque choſe de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la 6e. Planche.*

La force paternelle.

SEPTIEME ESTAMPE.

Tome II. *Lettre* XLIV. *page* 248.

LA ſcene ſe paſſe dans l'avenue d'une maiſon de campagne, quelques pas au delà de la grille, devant laquelle on voit en dehors une chaiſe arrêtée, une malle derriere, & un poſtillon. Comme l'ordonnance de cette eſtampe eſt très-ſimple, & demande pourtant une grande expreſſion, il la faut expliquer.

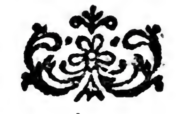
L'ami de Julie revient d'un voyage de long cours; &, quoique le mari ſache qu'avant ſon mariage cet ami a été amant favoriſé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans ſa maiſon. Le moment de ſon arrivée eſt le ſujet de l'eſtampe. Julie vient de l'embraſſer, & le prenant par la main le préſente à ſon mari, qui s'avance pour l'embraſſer à ſon tour. M. de Wolmar, naturellement froid & poſé, doit avoir l'air ouvert, preſque riant, un regard ſerein qui invite à la confiance.

Le jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de reſpect dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confuſion, mais non pas

une gêne pénible ni un embarras ſuſpect. Pour Julie, on voit ſur ſon viſage & dans ſon maintien un caractere d'innocence & de candeur qui montre en cet inſtant toute la pureté de ſon ame. Elle doit regarder ſon mari avec une aſſurance modeſte où ſe peignent l'attendriſſement & la reconnoiſſance que lui donne un ſi grand témoignage d'eſtime, & le ſentiment qu'elle en eſt digne.

INSCRIPTION *de la 7e. Planche.*

La confiance des belles ames.





HUITIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* I. *page* 8.

LE paysage est ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le représenter qu'en transcrivant le passage où il est décrit.

Nous y arrivames après une demi-heure de marche, par quelques sentiers ombragés & tortueux qui montoient insensiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert, plein de ces sortes de beautés qui ne touchent que les ames sensibles, & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau bourbeuse, & charioit, avec fracas, du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de rochers inaccessibles séparoit l'esplanade ou nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacieres, *parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite; un grand bois de chênes étoit à gauche au delà du torrent; &, presque à pic au dessous de nous, cette immense plaine d'eau*

que le lac forme au ſein des montagnes, nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cime du majeſtueux Jura.

Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre. Quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de criſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages enracinés dans les hauteurs panchoient leurs têtes ſur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux réduit aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amants échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

Il faut ajouter à cette deſcription que deux quartiers de rochers tombés du haut & pouvant ſervir de table & de ſiege, doivent être preſque au bord de l'eſplanade; que dans la perſpective des côtes du pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on diſtingue, ſur le rivage, des villes de diſtance en diſtance, & qu'il eſt néceſſaire au moins qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'eſplanade ci-deſſus décrite.

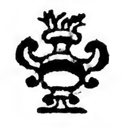
C'eſt ſur cette eſplanade que ſont Julie & ſon ami; les deux ſeuls perſonnages de l'eſtampe. L'ami poſant une main ſur l'un des deux quartiers lui montre de l'autre

main & d'un peu loin des caracteres gravés sur les rochers des environs. Il lui parle en même temps avec feu ; on lit dans les yeux de Julie l'attendrissement que lui causent ses discours & les objets qu'il lui rappelle ; mais on y lit aussi que la vertu préside ; & ne craint rien de ces dangereux souvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la premiere estampe & celle-ci ; & dans cet intervalle Julie est devenue femme & mere ; mais il est dit qu'étant fille, elle laissoit dans son ajustement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme elle se paroit avec plus de soin. C'est ainsi qu'elle doit être dans la planche septieme ; mais dans celle-ci, elle est sans parure, & en robe du matin.

INSCRIPTION *de la* 8e. *Planche.*

Les monuments des anciennes amours.



NEUVIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* IV. *page* 65.

Un salon, sept figures. Au fond vers la gauche une table à thé couverte de trois tasses, la théiere, le pot à sucre, &c. Autour de la table sont, dans le fond en face, M. de Wolmar, à sa droite, en tournant, l'ami tenant la gazette; en sorte que l'un & l'autre voient tout ce qui se passe dans la chambre.

A droite aussi dans le fond; Madame de Wolmar assise tenant de la broderie; sa femme de chambre assise à côté d'elle & faisant de la dentelle; son oreiller est appuyé sur une chaise plus petite. Cette femme de chambre, la même dont il est parlé ci-après, planche onzieme, est plus jeune que celle de la planche sixieme.

Sur le devant, à sept ou huit pas des uns & des autres, est une autre petite table couverte d'un livre d'estampes que parcourent deux petits garçons. L'ainé, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient sous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur ainée, s'est levée de la chaise qui est devant la femme de chambre, &

s'avance leſtement ſur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

Madame de Wolmar doit paroître avoir ſuſpendu ſon travail pour contempler le manege des enfants: les hommes ont de même ſuſpendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfants. La femme de chambre eſt à ſon ouvrage.

Un air fort occupé dans les enfants; un air de contemplation rêveuſe & douce dans les trois ſpectateurs. La mere ſur-tout doit paroître dans une extaſe délicieuſe.

INSCRIPTION *de la 9e. Planche.*

La matinée à l'Angloiſe.



DIXIEME

DIXIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* X. *page* 146.

UNE chambre de cabaret. Le moment, vers la fin de la nuit. Le crépuſcule commence à montrer quelques objets ; mais l'obſcurité permet à peine qu'on les diſtingue.

L'ami, qu'un rêve pénible vient d'agiter, s'eſt jeté à bas de ſon lit, & a pris ſa robe-de-chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantaſtiques dont il paroît épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'eſtampe, l'attitude expreſſive du perſonnage, ſon viſage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardants une impreſſion de terreur.

INSCRIPTION *de la* 10e. *Planche.*

Où veux-tu fuir ? Le phantôme eſt dans ton cœur.

ONZIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XVII. *page* 186.

LA ſcene eſt dans un ſalon. Vers la cheminée, où il y a du feu, eſt une table de jeu à laquelle ſont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis, Saint-Preux, dont on voit le corps de profil, parce que ſa chaiſe eſt un peu dérangée; mais dont on ne voit la tête que par derriere, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

Par terre eſt un échiquier renverſé dont les pieces ſont éparſes. Claire, d'un air, moitié tendre, moitié railleur, préſente au jeune homme la joue, pour y appliquer un ſoufflet ou un baiſer, à ſon choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup eſt indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main ſur le bras du jeune homme pour lui faire retourner la tête qu'il baiſſe & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait pu ſe faire ſans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin qui ſe ferment comme des livres, & le repréſenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

Sur le devant est une autre personne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme de chambre : à côté d'elle est sa raquette sur une chaise. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait semblant d'en raccommoder les plumes ; mais elle regarde à travers en souriant, la scene qui se passe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras passé sur le dos de la chaise, comme pour contempler plus commodément, fait signe du doigt à la femme de chambre de ne pas troubler la scene par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la* IIe. *Planche.*

Claire, Claire ! Les enfants chantent la nuit quand ils ont peur.



DOUZIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XXIV. *page* 270.

TOute la famille alla dîner à Chillon. Monſieur le baron, qui alloit en Savoye paſſer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on ſe promena le long de la digue. Madame d'Orbe & madame la baillive marchoient devant avec Monſieur. Madame ſuivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'ainé. Monſeigneur le bailli, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant, l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque; il tombe dans l'eau. Je pouſſe un cri perçant; Madame ſe retourne, voit tomber ſon fils, part comme un trait, & s'élance après lui.

Ah! miſérable que n'en fis-je autant! que n'y ſuis-je reſtée! .... Hélas! je retenois l'ainé qui vouloit ſauter après ſa mere .... elle ſe débattoit en ſerrant l'autre entre ſes bras .... on n'avoit là ni gens ni bâteau, il fallut du temps pour le retirer..... l'enfant eſt remis, mais la mere...

le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!.... elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eût-elle reprise qu'elle demanda son fils... avec quels transports de joie elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation.... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... De quoi m'inquiéterois-je?.... Ma bonne maîtresse! ah si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne.... Oh mon cher Monsieur, que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve..... Adieu; le médecin sort de la chambre. Je cours au devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien.....

INSCRIPTION *de la* 12e. *Planche.*

L'amour maternel.



TREIZIEME ESTAMPE.

Tome III. *Lettre* XXVI. *page* 320.

UNE chambre à coucher dans laquelle on remarque de l'élégance, mais simple & sans luxe ; des pots de fleurs sur la cheminée. Les rideaux sont à moitié ouverts & ratachés. Julie morte, y paroît habillée & parée. Il y a du peuple dans la chambre, hommes & femmes, les plus proches du lit sont à genoux, les autres debout, quelques-uns joignant les mains. Tous regardent le corps d'un air touché, mais attentif; comme cherchant encore quelque signe de vie.

Claire est debout auprès du lit, le visage élevé vers le Ciel, & les yeux en pleurs. Elle est dans l'attitude de quelqu'un qui parle avec véhémence. Elle tient des deux mains un riche voile en broderie, qu'elle vient de baiser, & dont elle va couvrir la face de son amie.

On distingue, au pied du lit, M. de Wolmar debout dans l'attitude d'un homme triste & même inquiet, mais toujours grave & modéré.

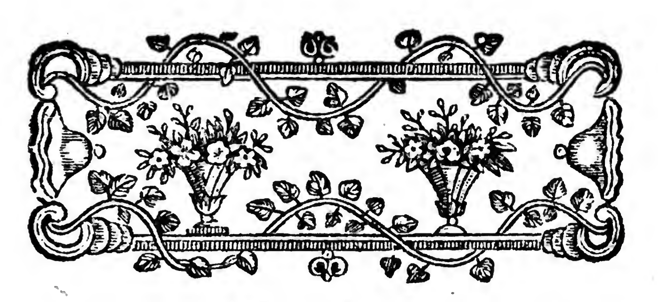
Dans cette derniere estampe la figure de Claire tenant le voile est importante &

difficile à rendre. L'habillement François ne laisse pas assez de décence à la négligence & au dérangement. Je me représente une robe à peigner très-simple, arrêtée avec une épingle sur la poitrine, & pour éviter l'air mesquin, flottante & traînante un peu plus qu'une robe ordinaire. Un fichu, tout uni, noué sur la gorge avec peu de soin; une boucle ou touffe de cheveux échappée de la coëffure & pendante sur l'épaule. Enfin, un désordre dans toute la personne qui peigne la profonde affliction sans malpropreté, & qui soit touchant, non risible.

Dans tout autre temps, Claire n'est que jolie; mais il faut que ses larmes la rendent belle, & sur-tout que la véhémence de la douleur soit relevée par une noblesse d'attitude qui ajoute au pathétique.

Cette Planche est sans INSCRIPTION.

FIN.



LETTRES

DE DEUX

AMANTS,

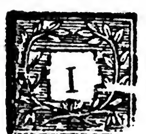
HABITANTS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.



PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A Julie.



L faut vous fuir, Mademoiselle, je le ſens bien ; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans votre maiſon que ſur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talents agréables, elle a cru qu'ils ne ſeroient pas inutiles dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité; j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & à manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir, & je me ſerois efforcé de le prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment fruſtrer cette tendre mere du plaiſir de ſurprendre un jour ſon époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce deſſein? Faut-il quitter impoliment ſans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le ſujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offenſera-t-elle pas de la part d'un homme dont la naiſſance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aſpirer à vous?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de ſortir de l'embarras où je ſuis ; c'eſt que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainſi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins, par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre préſence. Montrez ma lettre à vos parents ; faites-moi refuſer votre porte ; chaſſez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chaſſer ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc ? eſt-ce un crime d'être ſenſible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie, vos traits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'euſſent égaré mon cœur, ſans l'attrait plus puiſſant qui les anime. C'eſt cette union touchante d'une ſenſibilité ſi vive, & d'une inaltérable douceur, c'eſt cette pitié ſi tendre à tous les maux d'autrui, c'eſt cet eſprit juſte & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame, ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens, bien plus que ceux de la perſonne, que j'adore en vous. Je conſens qu'on vous puiſſe imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'oſe me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrete entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si, jeunes encore, rien n'altere en nous les penchants de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de ſentir & de voir ; & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugements ? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent ; quelques ſoupirs nous échappent en même temps ; quelques larmes furtives..... ô Julie ! ſi cet accord

venoit de plus loin..... si le Ciel nous avoit destinés..... toute la force humaine..... Ah ! pardon, je m'égare ; j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentiments sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais, par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; derobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes ; trompez l'avide imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion : soyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de reserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous resistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en pas qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit; le jeu me donne la fievre, ou plutôt le délire; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux: vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changements dans votre conduite rendront

ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement, & ſon ſilence & ſes maux : ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranſport indiſcret qui le rendit coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon ſort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un eſpoir téméraire; & ſi vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.



LETTRE II.

A Julie.

QUE je me ſuis abuſé, Madamoiſelle, dans ma premiere lettre ! Au lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé, ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir :

E poi ch' amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati.
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto.

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévere dans le particulier, & votre

ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur, m'eſt cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la reparer. Faut-il, pour vous appaiſer, dire que je m'abuſois moi-même ? Faut-il proteſter que ce n'étois pas de l'amour que j'avois pour vous ?.... moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je ſuis malheureux, s'il faut l'être, pour avoir été téméraire ; je ne ſerai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le déſavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me conſume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins diſpoſer de mon ſort : dites quelle eſt votre volonté. Quoique vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel? je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre préſence? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ?Ah! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit poſſible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir

la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lettres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien? Mon cœur sent trop combien il est coupable, & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert; & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espere rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cette air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.



LETTRE III.

A Julie.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle, voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois ! je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de temps; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur

de vous déplaire, & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible, mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations ſecretes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent ſur moi; vos vives couleurs ſe fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inalterable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée. Je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car où je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoitre combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, ſera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont déformais ſans remede, & je ſens avec déſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe, qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune, & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille, & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie; que mon cœur plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir; qu'il partagera déſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.



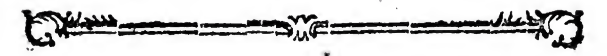
I. BILLET.

De Julie.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez reſter.

REPONSE.

Je me ſuis tû long-temps; votre froideur m'a fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre par la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.



II. BILLET.

De Julie.

NON, Monſieur, après ce que vous avez paru ſentir; après ce que vous m'avez oſé dire, un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point; il fait plus.

RÉPONSE.

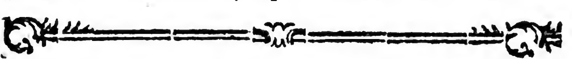
Je n'ai rien feint qu'une paſſion moderée dans un cœur au déſeſpoit. Demain vous ſerez contente, & quoi que vous en puſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.



III. BILLET.

De Julie.

INSENSE'! ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.



LETTRE IV.

De Julie.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie! La tienne en

danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur est perdu. Hélas! j'ai trop tenu parole; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur?

Que dire, comment rompre un si pénible silence? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue? Ah! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste! Entraînée par degrés dans les pieges d'un vil séducteur, je vois sans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur; tu t'en prévaux pour me perdre; & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah! malheureux, je t'estimois & tu me déshonores! crois-moi, si ton cœur était fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient cheres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentiments, tes sécours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe: ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré; ma mere est foible & sans autorité;

je connois l'inflexible févérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & deshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie eft abfente, mon frere n'eft plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me pourfuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel eft fourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entiere femble être ta complice; tous mes efforts font vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu réfifter dans toute fa force, céderoit-il maintenant à demi ? comment ce cœur, qui ne fait rien diffimuler, te cacheroit-il le refte de fa foibleffe? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me fens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre auffi malheureufe qu'il te plaira.

Tel eft l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a reduite, & que pour me garantir de ma perte; tu dois etre mon unique défenfeur contre toi. Je pouvois, je le fais, différer cet aveu de mon défefpoir ; je pouvois quelques temps déguifer ma honte, & céder par degrés pour m'en impofer à moi-même. Vaine adreffe qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas fauver ma vertu. Va, je vois trop, je fens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

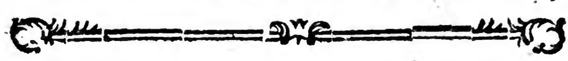
Toutefois fi tu n'es pas le dernier des hommes; fi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y refte encore quelque trace des fentiments d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire affez vil pour abufer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connois bien ; tu foutiendras ma foibleffe, tu deviendras ma fauve-gar-

de, tu protégeras ma perſonne contre mon propre cœur. Tes vertus ſont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'oſe confier au tien, tu ne peux conſerver l'un ſans l'autre ; ame généreuſe, ah ! conſerve-les tous deux ; & du moins pour l'amour de toi-même daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! ſuis-je aſſez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides ſupplications. Et ne penſe pas cependant que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art mépriſable. Ami, prends ce vain empire, & laiſſe-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon deshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de reſpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes deſirs vaincus ſeront la ſource de ton bonheur, & les plaiſirs dont tu jouiras, ſeront dignes du Ciel même.

Je crois, j'eſpere qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la généroſité que j'attends de lui. J'eſpere encore que, s'il étoit aſſez lâche pour abuſer de mon égarement, & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raiſon que j'ai perdue, & que je ne ſerois pas aſſez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu ſeras vertueux ou mépriſé ; je ſerai reſpectée ou guérie : voilà l'unique eſpoir qui me reſte avant celui de mourir.





LETTRE V.

A Julie.

PUiſſances du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime ! Bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignants! qui peut en ſoutenir l'atteinte? O comment ſuffire au torrent de délices qui vient innonder mon cœur! comment expier les alarmes d'une craintive amante? Julie.... non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verſer des pleurs !.... celle à qui l'univers devroit des hommages, ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe deshonorer lui-même ! Si je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent ; juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire. Eh ! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous les traits portent la divine enſeigne ? Tu crains de céder à mes pourſuites ! mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentiments qu'elle inſpire ? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... Trône du monde, combien je te vois au deſſous de moi ! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable, où ton amour & tes ſentiments ſont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur

agité, je vois avec tranſport combien dans une ame honnête les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractere de la vertu. Quel monſtre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoiger par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaqne inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte, & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi...... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect, c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs? à quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine a celui qu'il goûte? Nous ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & nous n'avons nulle expérience des paſſions; mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? a-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que les ſentiments droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil

séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, & si toute autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi plus j'en suis pénétré, plus mes sentiments s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu sais si bien purifier; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs!



LETTRE VI.

De Julie à Claire.

VEux-tu, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivants? Tes regrets sont justes, & je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaisir

Mais conviens auſſi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elles nous faiſoit ſans néceſſité les confidences les plus indiſcretes, quelles nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des avantures de ſa jeuneſſe, du ménage des amants, & que pour nous garantir des pieges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit au moins de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus long-temps. Souviens-toi de tout ce que tu me diſois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chere? As-tu plus de raiſons de la regreter?

Reviens, ma chere, elle n'a plus beſoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton temps en regrets ſuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préſence auroit prévenus? O qu'il s'eſt paſſé de choſes depuis ton départ! Tu fremiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'eſpere en être délivrée; mais je me vois, pour ainſi dire, à la diſcrétion d'autrui; c'eſt à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes ſoins étoient utiles à ta pauvre Bonne; j'euſſe été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'eſt plus, c'eſt à ta famille que tu les dois: nous les remplirons mieux ici de concert, que tu ne ferois ſeule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoiſſance, ſans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins. Mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des moments qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me rèſoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma ſûreté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens ſans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maitre n'eſt pas ſeulement un homme de mérite; il eſt vertueux, & il n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.



LETTRE VII.

Réponſe.

JE t'entends, & tu me fais trembler. Non que je croie le danger auſſi preſſant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne ſur le préſent : mais l'avenir m'épouvante, & ſi tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier ſoupir de ton cœur feroit le deſtin de ta vie ? Ah ! couſine, ſi jeune encore, faut-il déjà voir ton ſort s'accomplir ? Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avan-

tageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus ſûres mains ; mais nous ſommes trop inſtruites en ſortant des ſiennes pour nous laiſſer gouverner par d'autres, & pas aſſez pour nous gouverner nous-mêmes ; elle ſeule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit expoſées. Elles nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau, nous a, pour ainſi dire, éclairé le cœur de bonne heure ſur toutes les paſſions. Nous connoiſſons aſſez bien leurs ſignes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune Philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends, c'eſt ſur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raiſon, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant ; tout ce que la ſageſſe & l'honneur pourront faire, je ſais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à ſon tour. Si nous en ſavons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien des filles plus ſimples, qui ſont moins honnêtes que nous : nous le ſommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt le moyen de l'être plus ſûrement.

Cependant ſur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne ſois auprès

de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile : deux mots à ta mere, & tout est fini; mais je te comprends; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine!...,. encore si la moindre lueur...... Le Baron d'Etange consentit à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune! L'esperes-tu?..... qu'esperes-tu donc? que veux-tu?......... pauvre, pauvre cousine!..... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge à ses maximes, ses devoirs, ses vertus; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchantes en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violents, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duegne de dix-huit ans.

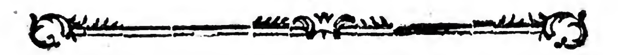
Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon pere de son côté ne laisse pas, au milieu de



ſes bâtiments, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainſi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner; & tu m'embraſſeras, j'eſpere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete eſt que quatre ou cinq jours font je ne ſais combien d'heures, dont pluſieurs ſont deſtinées au Philoſophe. Au Philoſophe, entends-tu, Couſine? Penſe que toutes ces heures-là ne doivent ſonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baiſſer les yeux. Prendre un air grave, il t'eſt impoſſible; cela ne peut aller à tes traits. Tu ſais bien que je ne ſaurois pleurer ſans rire, & que je n'en ſuis pas pour cela moins ſenſible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te ſais un gré infini de vouloir partager avec moi le ſoin de ſa famille; je ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne ſerois plus toi-même ſi tu perdois quelque occaſion de faire du bien. Je conviens que la pauvre mie étoit babillarde, aſſez libre dans ſes propos familiers, peu diſcrete avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de ſon vieux temps. Auſſi ne ſont-ce pas tant les qualités de ſon eſprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaiſes. La perte que je pleure en elle, c'eſt ſon bon cœur, ſon parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendreſſe d'une mere & la confiance d'une ſœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer; nous avons perdu ton aimable frere; je ne vois preſque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaiſſée. Mon enfant, tu me reſtes ſeule; car ta bonne mere, c'eſt moi. Tu as raiſon pourtant. Tu reſtes: je pleurois! j'étois donc folle qu'avois-je à pleurer?

P. S. De peur d'accident, j'adreſſe cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus ſûrement.



LETTRE VIII. (*)

A Julie.

QUELS ſont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'eſpéroit, & n'eſt pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe déſirer encore, quand il n'a plus rien à déſirer; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non, mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-méme, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changée que vous! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoûts ni d'abattement; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraî-

(*) On ſent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera ſouvent dans la ſuite de cette correſpondance. Pluſieurs lettres ſe ſont perdues; d'autres ont été ſupprimées; d'autres ont ſouffert des retranchemens: mais il ne manque rien d'eſſentiel qu'on ne puiſſe aiſément ſuppléer, à l'aide de ce qui reſte.

che que vous ; les saillies ont recommencé ; vous avez de l'esprit avec tout le monde ; vous folâtrez, même avec moi, comme aupâravant ; & ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage ; est-ce-là le caractere d'une passion violente réduite à se combattre elle-même ; si vous aviez le moindre désir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh ! que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiscrette santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore que cet air content, ces yeux brillants, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de temps.

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honnorez ma retenue ; & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable Cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plait maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage, si votre estime ne l'est pas de quoi me sert l'abstinence

nence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en sait aucun gré? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embellissiez impunément, tandis que vous me meprisez? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux? Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin quoi qu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûter a moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement, comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-temps; je sais que je le dois toujours, mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous, vous serez toujours respectée; mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang froid. Heureux de n'avoir point trompé votre

espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siecles de souffrances.



LETTRE IX.

De Julie.

J'ENTENDS, les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable? ex-ce-là votre morale?....... Eh! mon bon ami, vous vous lassez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La singuliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé! seroit ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi long-temps que je ferois peur, & de vous retracter quand je deviendrois supportable? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; ensorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux, & tachez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole; ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être;

ingrat ; vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué, & vous n'auriez pas tant d'eſprit ſi vous étiez moins tranquille. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent ; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien, la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vue au déſeſpoir ; vous me trouvez à préſent trop paiſible ; delà vous accuſez mes ſentiments d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah ! mon ami, ne le jugez vous point trop ſevérement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſéveres, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faiſoit croire qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion ; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au delà nul intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes alarmes ; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté ; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des déſirs ; je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainſi, ne pouvant plus déguiſer

mes ſentiments, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres; & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéreſſant votre honneur à ma défenſe, me ménager des reſſources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me trouvai ſoulagée; vous n'eûtes pas répondu que je me ſentis tout-à-fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a beſoin d'amour, mais que mes ſens n'ont aucun beſoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuſe découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie; mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi: car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe, & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous aviez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah! mon ami, que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs ſe joignent pour vous à ceux de l'innocence; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu ſans rougir.

E v' è il piacer con l' oneſtade accanto.

Je ne ſais quel triſte préſſentiment s'éleve dans mon ſein, & me crie que nous jouiſſons du ſeul temps heureux que le Ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance ; employons à nous écrire les moments que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un temps précieux après lequel peut-être nous ſoupirerons un jour. Ah ! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie ! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?





LETTRE X.

A Julie.

Que vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le temps eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh ! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême ? Ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer ? Ah ! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécu ?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſi-

tuation préſente eſt inconteſtable ; je ſens que nous devons être heureux , & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſejour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens ; non, ſans vous la nature n'eſt rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible,

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie, vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que les paſſions humaines ſoient au deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous ! Mais non , je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! ſoyez heureuſe aux dépends de mon repos ; jouiſſez de toutes vos vertus ; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe , je tâcherai d'oublier combien je ſuis à plaindre : je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui, chere amante, il me ſemble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet, tous les déſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame ; je la vois ſi paiſible que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure ; dans le prix des biens où j'aſpire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bon-

heur avec le vôtre, jugez comment j'aime! c'eſt au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les ſentiments que vous m'inſpirez. Je ſuis à la fois ſoumis & téméraire, impétueux & retenu; je ne ſaurois lever les yeux ſur vous ſans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous, s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume; le feu coule dans mes veines; rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens, je ne me plains point de mon ſort; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.



LETTRE XI.

De Julie.

Mon ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportements. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même ſi, connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire, une adreſſe mieux entendue ? Mais non, je ſuis injuſte, & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant, ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il ſent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parents, & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies ; & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de Phyſique.) Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines ; & comme ces aimans dont vous

me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvements en différents lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrêmités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépends du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir, d'un œil satisfait, contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & vous ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même; & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire,

hélas ! par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & si vous partagerez, en lisant cette letrre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la maniere de voir comme sur celle de sentir ; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.



LETTRE XII.

A Julie.

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante ! que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, & la tendre sollicitude de l'amour ! Vos pensées s'exhalent sans art & sans peine ; elle portent au cœur une impression délicieuse, que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple qu'il faut y réfléchir pour en sentir la force, & les sentiments élevés vous coûtent si peu qu'on est tenté de les prendre pour des manieres de penser communes. Ah ! oui sans doute, c'est à vous de régler nos destins ; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison doit me dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant, je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai,

n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons guère fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consuter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guère de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est au fond la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu, (ah! Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

* Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beau-

coup de choſes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliotheque. La ſcience eſt dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Savants le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'auttui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage; ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penſer beaucoup à nos lectures, ou ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres: c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier; au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons; mais, dit Montaigne, en nous dreſſe à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à

(*) C'eſt ainſi que penſoit Séneque lui-même. Si *on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage?

rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ils ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible, & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir, & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſez de leur fond, ſans ſonger que de tous les ſophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau ; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoitre ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus ; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes ; la pareſſe & le vice s'appuient ſur cette prétendue impoſſi-

bilité, & ce qu'on ne voit pas tous los jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les conſidérer, on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beauté. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre, à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectatenr vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon; combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le

goût feul décide? Le goût eft en quelque maniere le mifcrofcope du jugement, c'eft lui qui met les petits objets à fa portée, & fes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainfi qu'à fentir, & à juger du beau par infpection, comme du bon par fentiment. Non, je foutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire que les livres qui font bien écrits.

Ne foyez donc pas furprife des retranchements que je fais à vos précédentes lectures; je fuis convaincu qu'il faut les refferrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eft pas digne de vous occuper. Nous allons fupprimer les langues, hors l'Italienne que vous favez & que vous aimez. Nous laifferons-là nos éléments d'algebre & de géométrie. Nous quitterions même la Phyfique, fi les termes qu'elle vous fournit m'en laiffoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiftoire moderne, excepté à celle de notre pays; encore n'eft-ce que parce que c'eft un pays libre & fimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laiffez pas éblouir par ceux qui difent que l'hiftoire la plus intéreffante pour chacun eft celle de fon pays. Cela n'eft pas vrai. Il y a des pays dont l'hiftoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne foit imbécille ou négociateur. L'hiftoire la plus intéreffante eft celle

où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire, & faites-les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintres; il y a des gouvernements ſans caracteres auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où, ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent, mais demandez leur pourquoi? Cela n'eſt-pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas vrai non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Petrarque, le Taſſe, le Metaſtaſe, & les maîtres du théâtre français, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions - nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe; & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire,

l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentiments, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !



LETTRE XIII.

De Julie.

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux : rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une abſence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir ; il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée des intervalles du temps & du lieu, tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence !

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'un & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable

amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore, dans la partie la plus sensible de votre cœur, faire des sacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme, est de toutes les séductions la plus condamnable, & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des romans, est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper vous m'eussiez bientôt détrompée : mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je sentois bien que c'est de tous les agréments qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentiments qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-la, & je ne désespere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux; les obstacles terribles. Je n'ose rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez cependant à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous au retour de mon pere qui se retire enfin tout-à-fait, après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux gentil-homme brusque, mais

plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſ-ſer, & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble, j'y marquois des aſyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amants, & je m'étonnois de n'y avoir pas remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où par cette raiſon je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de généroſité. C'eſt-là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans l'*inſéparable couſine.*

A propos d'elle, il eſt décidé, ſi cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi, ma mere enverra ſa caleche à ma couſine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera? vous paſſerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enſemble le lendemain après le diné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes

commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eut trop de commentaire sur le mystere du bosquet.



LETTRE XIV.

A Julie.

Qu'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie, tu voulois me récompenser, & tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé, Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes levres; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentiments & des soupirs, tu feras le supplice & le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouissois d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois

plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire : j'avois couvert mes regards d'un voile, & mis une entrave à mon cœur ; mes désirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi ; j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine, nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon sein palpite ; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin : le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrete, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant : je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystere, j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis...... la main me tremble....... un doux frémissement.... ta bouche de roses........ la bouche de Julie......... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps serré dans tes bras ? Non le feu du Ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblerent sous ce



P. Duflos Sculp.

toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté..... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?..... c'est un tourment horrible..... Non, garde tes baisers, je ne les saurois supporter..... ils sont trop âcres, pénétrants, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moële..... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir, Je ne suis plus le même & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & sévere; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein, comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.



LETTRE XV.

De Julie,

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque-temps, & c'est ici la premiere épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai

des raiſons très-fortes. Il faut bien, & vous le ſave trop, que j'en aie pour m'y réſoudre; quant à vous, vous n'en avez pas beſoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puſſiez l'entreprendre à préſent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne ſoit encore agréable ici, vou voyez déja blanchir la pointe de la Dent-de-Jaman (*), & dans ſix ſemaines je ne vous laiſſerois pas faire ce voyage dans un pays ſi rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adreſſe que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ſerez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie : je ſais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoie un léger à-compte dans celle que renferme cette boîte qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être

(*) Haute montagne du pays de Vaud.

fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.



LETTRE XVI.

Réponſe.

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non, barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible. C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous me l'avez envoyée. C'eſt trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſée l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré (l'unique, hélas! qui me reſte) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.





LETTRE XVII.

Replique.

VOtre lettre me fait pitié; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offenſe donc ton honneur, ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien! Où eſt-il donc, cet honneur que j'offenſe? Dis-le-moi, cœur rampant, ame ſans délicateſſe? Ah! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi, ſe tient outragé de mes dons; & depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne deshonnore-t-il le cœur qui l'accepte? Mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre; on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune. Et qui le mépriſe? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & péſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter; mais apprenez qu'ils ne deshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir; or ſûrement mon cœur ne me reproche

pas celui-ci, il s'en glorifie. (*) Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paie; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres? je vais vous donner du contraire une preuve ſans replique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive a pourvoir à tout, ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpoſer comme je fais; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je

---

[*] Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprends ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point d'honneur; ſi vous me renvoyez encore une fois la boîte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu, penſez-y.



LETTRE XVIII.

A Julie.

J'ai reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir; me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine ſai-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions que je viens d'éprouver coup ſur coup, m'ont jetté dans des diſtractions continuelles; je me ſentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je aſſez d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arrivé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur, & de vous déſobéir. Oui, cruelle ! quoi que vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai trainé dans mon exil que la moindre partie de moi-même ; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos levres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes; il pénetre partout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous, & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier, m'eſt ſeule inſupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aiſe dans les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.



LETTRE XIX.

A Julie.

Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai paſſés ont ſuffi, & au-delà, pour mes affaires ; ſi toutefois ont peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant; l'adresse en est fidelement copiée sur celle que vous m'envoyâtes ; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O, ma Julie, que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable. (*) Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'est la plus affreuse de mes craintes! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes alarmes, & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis; ils se raniment

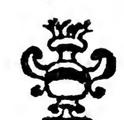
---

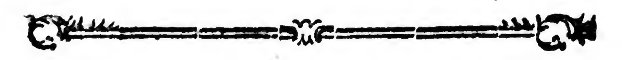
[*] On me dira que c'est le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de la langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction ; oui bien pour les ouvrages dont on peut corriger le style sans le refondre & le gâter ; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela, qu'aurait-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien ?

dans la tranquille folitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon fein, & la douleur ne s'eft faite fentir que long-temps après la bleffure.

Cent fois en lifant des romans, j'ai ri des froides plaintes des amants fur l'abfence. Ah ! je ne favois pas alors à quel point la vôtre un jour me feroit infupportable ! Je fens aujourd'hui combien une ame paifible eft peu propre à juger des paffions, & combien il eft infenfé de rire des fentiments qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne fais quelle idée confolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en fongeant qu'il s'eft fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me font moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils fervent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point fentir ; ils font les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il eft jufte que vous fachiez fi je fuis conftant, patient, docile ; digne en un mot des biens que vous me réfervez. Dieux ! fi c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu fouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une fi douce attente, inventez, s'il fe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.





LETTRE XX.

De Julie.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devants, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma reponse ? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le courrier, qui ne passe qu'une fois la semaine, (*) n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, & le courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courrier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance, & prévenir vos perplexités, Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

---

[*] Il passe à présent deux fois.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami, ah! respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des peres! Il arriva jeudi au soir, & je n'ai songé qu'à lui (*) depuis cet heureux moment. O toi! que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrister mon ame, & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée, à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi, dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemets le sein d'un pere palpiter d'aise contre celui de sa fille? Ah! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager; & rien dérober à la nature?

Sol che son figlia io mi rammento adesso.

Ne pensez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impressions plus vives qu'on fait quelques instants, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais...... prenez patience, ainsi que moi, puisqu'il le faut, sans en demander davantage.

(*) L'article qui précede prouve qu'elle ment.

Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.



LETTRE XXI.

A Julie.

Que j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le courrier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme ; je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille; je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur, en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes : on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs ; là, je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouvelles pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & & triste savoir? Ah! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine; & sur-tour ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre, & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentiments aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere, fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait le mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscretes plaintes. Non, je

respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me servirait de les connoître, si, quand je devrois les désaprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidele.

Nodo piu forte,
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le sais bien; le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.





LETTRE XXII.

De Julie.

ENFIN le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris: il n'a pas moins admiré mes progrés dans la muſique & dans le deſſein (*), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (†), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talents. Mais ces talents ne s'acquiérent pas ſans maître; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuſe de toutes les ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner, hors une. Il s'eſt rappellé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

Enſuite il s'eſt informé de votre fortune; on lui a dit qu'elle étoit médiocre: de votre naiſſance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentil-homme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas no-

[*] Voilà, ce me ſemble, un ſage de vingt ans, qui ſait prodigieuſement de choſes! Il eſt vrai que Julie le félicite a trente ans de n'être plus ſi ſavant.

[†] Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

ble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole, a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſents qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne, & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au refus duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous ſeriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une converſation qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble ecoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le temps d'y réfléchir. Auſſi-tôt que vous aurez pris votre réſolution, ne manquez pas de m'en inſtruire; car cet article eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'apprends avec peine vos courſes dans les montagnes, non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit fort agréable a moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'étes guere en état de ſupporter. D'ailleurs la ſaiſon eſt fort avancée, d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en conſolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voiſinage. Il n'eſt pas temps encore de rentrer à Vevai; mais je veux que vous habitiez un ſéjour moins rude, & que nous ſoyons plus à portée d'avoir aiſément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiſſe le maî-

tre du choix de votre ſtation. Tâchez ſeulement qu'on ne ſache point ici où vous êtes, & ſoyez diſcret ſans être myſtérieux. Je ne vous dis rien ſur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le ſoyez.

Adieu, mon ami; je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous ſavez de quelles précautions j'ai beſoin pour vous écrire. Ce n'eſt pas tout : mon pere a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir ! il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſements qui peuvent marquer notre zele a un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu de rechef.



LETTRE XXIII.

A Julie.

A PEINE ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au devant du courrier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour repondre a la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous

touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien. J'étois parti triſte de mes peines, & conſolé de votre joie, ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes roches pendoient en ruine au deſſus de ma tête. Tanrôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu. Quelquefois en ſortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouiſſoit tout-à-coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature ſauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eut cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une carverne on trouvoit des maiſons; on y voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges ſi bizarrement contraſtés; la nature ſembloit encore prendre plaiſir à s'y mettre en oppoſition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu ſous divers aſpects. Au levant les fleurs du printemps, au midi

les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théatre; car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je méprisois la Philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit, & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, & parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus sérein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre & l'orage se former au dessous de soi; image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pu-

reté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérènité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisibie sans indolence, content d'être & de penser: tous les desirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passious qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant dcs montagnes, ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Qui non palazzi; non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un'abete, un faggio, un pino
Trà l' erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel nostr' intelleto.

Suppofez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe détromper dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir: enfin ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel, qui ravit l'eſprit & les ſens; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le temps de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs: mais ce que je n'ai pu vous peindre, & qu'on ne peut guere imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curioſité conduiſent parmi eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement

m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix ; & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a partout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon. (*) En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs fruis, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au déhors, sans consommation de luxe au dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers

---

[*] Ecu du Pays.

qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres; mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'il nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne, ni pour eux, ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. ſi je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent après avoir ſu que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la

ſincérité de leurs offres, ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entr'eux avec la même ſimplicité ; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maiſons & la république, & la famille eſt l'image de l'état.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté, étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois il y falloit reſter une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suiſſe n'aimât pas à boire ? En effet j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours rémarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivreſſe ; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guère poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage, & à fâcher de ſi bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guère moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françaiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la fi-

gure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence avec autant de gravité que D. Quichote chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'a dans ſa blancheur éblouiſſante qu'un des avantages du modele que j'oſois lui comparer; modele unique & voilé, dont les contours furtivement obſervés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des myſteres que vous cachez ſi bien: je le ſuis en dépit de vous, un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre; malgré la plus jalouſe vigilance, il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques légers interſtices, par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ni ricopre invida veſta;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroſo penſier già non arreſta.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisannes: c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derriere, qu'elles en paroissent bossues; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires, & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisanne, & j'espere qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie? Etiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune, selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se refugie auprès de la vôtre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir je n'en saurois jouir seul; & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siege. Tantôt assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile, je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après sa mere. Falloit-

il

il traverſer un torrent, j'oſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge ; je paſſois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible, & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre ; & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O, ma Julie ! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dus ! Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe ! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans ; & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes, nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe ; nous pratiquerions, au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive ; il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ? Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elle ; que vais-je être en réalité ?



LETTRE XXIV.

A Julie.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée : le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut-être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame, & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie, & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi : cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance abſolument de lui-même & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſen-

ſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins, & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talents que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude, & regardons en nous-mêmes? Que ſerai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'eſt-à-dire de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part pour garant de ſa confiance, & pour ſûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus préçieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices? fera-t-il taire ſes ſentiments pour elle? Ah! tu ſais ſi cela ſe peut! Ou bien ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur, offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés, (*) un traître, un ſéducteur domeſtique que les loix condam-

(*) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire, il corrompt; au lieu de nourrir il empoiſonne; il ſe fait remercier par une mere abuſée d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincérement la vertu, mais ſa paſſion l'égare, & ſi ſa grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours, il ne ſeroit qu'un ſcélerat. Les deux amants ſont à plaindre: la mere ſeule eſt inexcuſable.

nent très-juſtement à la mort. J'eſpere que celle à qui je parle ſait m'entendre : ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïſe & d'Abelard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentiments auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme, quand l'honnêteté l'abandonne : pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, Vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe deshonore? Comment pourra-t-il adorer lui même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ! Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement ; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux amants de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouiſſent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proſcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus ſévères ne peuvent leur impoſer d'autre peine que le prix même

de leur amour ; la ſeule punition de s'être aimés eſt l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il eſt quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare briſe ces innocentes chaînes, il en eſt puni, ſans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie, elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en eſt aſſez pous vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre ; il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.





LETTRE XXV.

De Julie.

La relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien, quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquel vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derriere un rampart. Eh! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse? L'amour si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voilà déjà trop peut-être sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis d'ailleurs trop occupée de votre seconde lettre pour répondre en détail à la premiere. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires, nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces éléments. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui demandent du courage & des sacrifices. (*) Le premier mouvement aux attaques vives est de ré-

(*) On verra bientôt que la prédiction ne sauroit plus quadrer avec l'événement.

ſiſter ; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, ceſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes : mais c'eſt ſur-tout la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir : ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu; le temps du bonheur eſt paſſé comme un éclair ; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables, mais je cultivois l'eſpérance, & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas ! d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied?

Je le ſens, mon ami; le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens; c'eſt ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enſemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure paſſe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préſence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah ! ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préférerois ton état au mieu!

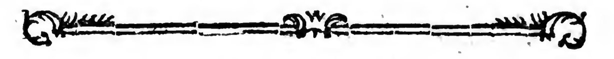
Encore ſi j'oſois gémir ! ſi j'oſois parler de mes

peines, je me ſentirois ſoulager des maux dont je pourrois me plaindre! Mais hors quelques ſoupirs exhalés en ſecret dans le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres; il faut contenir mes larmes; il faut ſourire quand je me meurs.

Sentirſi, oh Dei, morir;
E non poter mai dir:
Morir mi ſento!

Le pis eſt que tous ces maux empirent ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choſes; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.



BILLET.

J'ECRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie ſur la rive oppoſée, afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.





LETTRE XXVI.

A Julie.

QUE mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réflexions m'aſſiegent! que de traverſes mes craintes me font prévoir? O Julie, que c'eſt un fatal préſent du Ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée; & il ſera content ou triſte au gré des vents. Victimes des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentiments droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt véritable plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſere, en ſe livrant indiſcrétemenr aux attraits divins de l'honnête & du bon; tandis que les péſantes chaînes de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme; ſon cœur & ſa raiſon feront inceſſamment en guerre, & des deſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle eſt la ſituation cruelle où me plongent le ſort qui m'accable, & mes ſentiments qui m'élevent, & ton pere qui me mépriſe, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais ſenti ce contraſte inſup-

portable de grandeur au fond de mon ame, & de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille, & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre ; mais t'avoir vue, & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme ! être aimé & ne pouvoir être heureux ! habiter les mêmes lieux, & ne pouvoir vivre ensemble ! O Julie ! à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance ?

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ? il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en supporterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie ! S'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violents transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur ; je m'élance sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve partout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (*) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

---

[*] Vend de Nord est.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un téleſcope avec lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce temps je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon je m'y rends dès le matin, & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume, ſervent avec mes courſes à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage, que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt-là, ma Julie, que ton malheurex amant acheve de jouir des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt dela qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmants le frappent encore, tes regards tendres raniment ſon cœur mourant; il entend le ſon de ta douce voix; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le boſquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie; je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les repréſente dans le temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois

vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint eſt la fraîcheur de la roſe, ſon ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à préſent chez ſa mere ; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon, elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre temps elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles ; elle ajoute à ſon goût exquis les agréments des beaux arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin ; ici je la vois conſulter un paſteur vénérable ſur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, ſécourir ou conſoler la triſte veuve & l'orphelin délaiſſé. Tantôt elle charme une honnête ſociété par ſes diſcours ſenſés & modeſtes : tantôt en riant avec ſes compagnes elle ramene une jeuneſſe folâtre au ton de la ſageſſe & des bonnes mœurs : quelques moments, ah ! pardonne, j'oſe te voir même t'occuper de moi ; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'eſt à ton amant fortuné que s'adreſſent les lignes que tu traces ; je vois que c'eſt de lui que tu parles à ta couſine avec une ſi tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne ſerions pas unis ? & nos jours ne couleroient pas enſemble ? & nous pourrions être ſéparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuſe idée ne ſe préſente à mon

esprit ! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur, la rage me fait courir de cavernes en cavernes ; des gémissements & des cris m'échappent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente, la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non, connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du Ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la premiere loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrieres insurmontables, & négliges les seuls moyens possibles ; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, & ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent, je ne demanderois au Ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, & passer le reste de mes jours à comtempler de loin ton asyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais ne s'arrête ; il vole

& le temps fuit, l'occaſion s'échappe ; ta beauté, ta beauté même aura ſon terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie ; & moi cependant je gémis ; ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaiſir. Penſe qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en ſera de même de celles qui nous reſtent, ſi nous les laiſſons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne ſerons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous conſumons ſans ceſſe, & que nos ames, épuiſées d'amour & de peines, ſe fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en eſt temps encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeſte. Laiſſe-là tes projets & ſois heureuſe. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du Ciel, guide de notre fuite & témoin de nos ſerments, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'eſt pas toi, je le ſais, qu'il faut raſſurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres. ah ! quels tréſors nous aurons acquis ! Mais ne faiſons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne reſtera pas ſur la terre entiere un aſyle à deux amants infortunés. J'ai des bras, je ſuis robuſte ; le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des feſtins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être inſipide ? Ah ! tendre & chere amante, duſſions-nous n'être heureux qu'un ſeul jour, veux-tu quitter cette courte vie ſans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoiſſez l'antique uſage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amants malheureux. Ce

lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.



LETTRE XXVII.

De Claire.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble, l'aimable Julie est à l'extrêmité, & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere, y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son pere autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons ; elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & surtout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.



LETTRE XXVIII.

De Julie à Claire.

QUE ton absence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fievre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ! si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer !..... & de quel ton !..... m'enfuir ! le suivre ! ... m'enlever !..... le malheureux !..... de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur, m'en dit cent fois plus que lui !.... grand Dieu ! que seroit-ce s'il savoit tout ?..... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir .... je frémis......

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise, une esclave ; il s'acquitte à mes dépens ! il paie sa vie de la mienne !.... car je le sens bien, je n'y survivrai jamais..... Pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il? ..... quoi ! mériter ! c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mere, ma tendre mere quel mal m'a-t-elle fait ?..... Ah ! beaucoup ; elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hantz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives... avant que tu sois de retour..... qui sait ?.... fugitive, errante, deshonorée...C'en est fait, c'en est fait, la crise est venue, Un jour, une heure, un moment peut-être, qui

est-ce qui sait éviter son sort ?..... O ! dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir, Claire ; souviens-toi de ton amie..... Hélas ! la misere & l'opprobre changent les cœurs.... Ah ! si jamais le mien t'oublie ; il aura beaucoup changé !



LETTRE XXIX.

De Julie à Claire.

Reste ; ah ! reste, ne reviens jamais ; tu viendrois trop tard ; Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire où si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ; ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahissois-tu ! C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

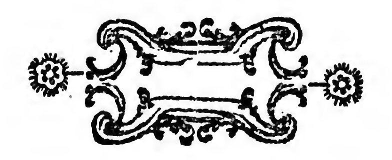
Quel démon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe? Qu'il fuie à jamais, le barbare! qu'un reſte de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourments par ſa préſence; qu'il renonce au plaiſir féroce de comtempler mes larmes. Que dis-je; hélas! il n'eſt point coupable; c'eſt moi ſeule qui le ſuit; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

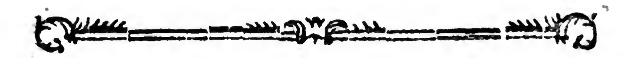
Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſerments. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire; les ſiens étinceloient du feu de ſes deſirs; il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle; il s'arrêtoit tout-à-coup; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée; & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troublée de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur; je partageois ſes tourments en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'avanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée; ô, ma couſine! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulût ſe couvrir pour me ſéduire du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit déſoler le meilleur des peres, c'étoit plonger le poignard dans le ſein maternel; je réſiſtai, je rejettai ce projet avec hor-

reur. L'impoſſibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le myſtere qu'il falloit lui faire de cette impoſſibilité, le regret d'abuſer un amant ſi ſoumis & ſi tendre, après avoir flatté ſon eſpoir ; tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foibleſſe, tout aliénoit ma raiſon. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans ſavoir ce que je faiſois, je choiſis ma propre infortune, j'oubliai tout, & ne me ſouvins que de l'amour. C'eſt ainſi qu'un inſtant d'égarement m'a perdue à jamais. Je ſuis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & ſi je vis, c'eſt pour être plus malheureuſe.

Je cherche en gémiſſant quelque reſte de conſolation ſur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une ſi charmante reſſource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus ſi grand beſoin. Que la pitié ſupplée à l'eſtime. Viens, m'a chere, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie ; garantis-moi, s'il ſe peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puiſque ton cœur me reſte encore.





LETTRE XXX.

Réponse.

Fille infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la premiere sur des maux que tu ne peux guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée!... il est l'effet d'une téméraire confiance.... Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir, & quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il

fallut obéir; ſi je t'avois cru ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foible & languiſſante encore, tu me parus en ſûreté contre une ſi courte abſence: je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abattu moins en état de ſe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie: je n'ai pas ce dur courage qui te faiſoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre ſans un mortel déſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu? tu ne penſes qu'à ta défaite, & tu oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? Si rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour; je ſaurai toujours réſiſter aux tranſports qu'il inſpire; mais j'aurois fait moins de réſiſtance à un amour pareil au tien, & ſans avoir été vaincue, je ſuis moins chaſte que toi.

Ce langage te choquera; mais ton plus grand malheur eſt de l'avoir rendu néceſſaire; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions. (¶) Si la faute étoit à commet-

[¶] Ce ſentiment eſt juſte & ſain. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

tre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernieres des créatures. A present, ma chere, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte & l'avilissement qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiame de l'honnête & du beau, qui t'éléva toujours au dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil? Combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée? En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante? En seras-tu moins digne en un mot de tous nos hommages? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins cher à ton cœur? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais.

Enfin tu me restes; je puis me consoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait desirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même-temps. Vouloir délaisser son amie! projetter de s'enfuir sans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour,.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les moments que je ſuis forcée à paſſer loin de toi : ils ſe prolongent cruellement ; nous ſommes encore pour ſix jours à Lauſanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la conſoler ou m'affliger avec elle, eſſuyer ou partager ſes pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raiſon que la tendre amitié. Chere couſine : il faut gémir, nous aimer, nous taire, & s'il ſe peut, effacer, à force de vertus, une faute qu'on ne repare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !



LETTRE XXXI.

A Julie.

Quel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie, & par quel art connu de toi ſeule peux-tu raſſembler dans un cœur tant de mouvements incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la triſteſſe ; je ſouffre & languis de douleur au ſein de la félicité ſuprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oſer ſe livrer tout entier à nul ſentiment, de les combattre inceſſamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaiſir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miſérable.

Que me ſert, hélas ! d'être heureux. Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines, je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux

touchants peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiégent, & ta triſteſſe voilée d'un doux ſourire n'en eſt que plus amére à mon cœur.

Il n'eſt plus temps de rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémiſſements qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'univers, aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteil inondé de ſes larmes? Ah! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré? Mon bonheur devint mon ſupplice; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mere; il faut retourner bruſquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je ſuis humilié, que je ſuis avili de ton repentir. Je ſuis donc bien mépriſable, ſi notre union te fait mépriſer de toi-même, & ſi le charme de mes jours eſt le ſupplice des tiens? Sois plus juſte envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les ſacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas ſuivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus ſaint des engagements? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiſſent & ne doivent autoriſer? Que manque-t-il

au

au nœud qui nous joint, qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouſe! ô ma digne & chaſte compagne! ô charme & bonheur de ma vie! non, ce n'eſt point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'eſt qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenſer l'honneur. Sois ſans ceſſe à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeule qui la romproit ſeroit blamable; & c'eſt déſormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur ſeroit raiſonnable, quand tes regrets ſeroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante! tout ce que ton ame ne communique point à la mienne; n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous; ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe.

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportements t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un

terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée eſt toute plus en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines, & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même!



LETTRE XXXII.

Réponſe.

IL fut un temps, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes: le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux temps n'eſt plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource: tu veux me conſoler par de vains diſcours; & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour, que de l'avoir privé de ſon plus grand charme, Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaiſir, & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces moments délicieux où nos cœurs s'uniſſoient

d'autant mieux que nous nous respections davantage; où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même; où l'innocence nous consoloit de la contrainte; où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles alarmes ! que de sentiments immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux? Notre jouissance étoit paisible & durable; nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amants vulgaires; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irreparable, mes pleurs ne tariront point. O toi, qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs; tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir; elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis

que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier, s'il se peut, ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes sentiments; que ton mérite efface ma honte; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi, & tant que tu seras digne de respect, je ne serai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé, je ne saurois le dissimuler plus long-temps. Mon visage démentiroit mes discours, & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc, avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons, & qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas-là, je l'avoue: ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille; mais enfin, tu sais ses résolutions; il te préviendra si tu les préviens, & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en est encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, & renonçons à nous voir si souvent, pour nous voir au-

moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y présenter; mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion, & avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable Cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amants qu'elle n'eût point dû quitter.



LETTRE XXXIII.

De Julie.

Ah ! mon ami, le mauvais refuge pour deux amants qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier, quand on t'annonça chez madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage &

ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'alarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiette de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'apperçevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous; nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtere: les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible dont je t'ai tiré ſi mal-à-propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde

impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentiments. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut d'ailleurs venir un temps où je ſerois forcée à une plus grande retraite; fût-il déja venu, ce temps deſiré! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer! Le doux eſpoir d'être un jour.... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raiſonne, commente, ſi tu veux, dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-deſſus.





LETTRE XXXIV.

Réponse.

Nò, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor.

Que je dois l'aimer, cette jolie madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré ! Pardonne-le-moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres alarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmants, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens ! Que faisoit alors ton heureux amant ? S'entretenoit-il avec madame Belon ? Ah ! ma Julie, peux-tu le croire ? Non, non, fille incomparable, il étoit plus dignement occupé. Avec quels charmes son cœur suivoit les mouvements du tien ! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits ! Ton amour, ta beauté remplissoint, ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentiments délicieux. Mon seul regret étoit de goûter, aux dépens de celle que j'aime, des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps me dit madame Belon ? Sais-je ce que je lui répondis ? le savois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le savoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser, & répondoit sans entendre ?

Com'huom, che par ch' ascolti, e nulla intende.

Aussi ma-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est, pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense! Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du sang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés, comme le Soleil entre les astres qu'il éclipse? N'apperçus-je pas les Cavaliers se (*) rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs?

[*] *Cavaliers*, vieux mot qui ne se dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante, remarque, afin d'être au moins une fois utile au public

Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus apperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux, car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amere, & il préfere sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier! Quoi! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siecles! L'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes; il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, & contenir une indiscrette curiosité; mais, en respectant un si doux mystere, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement? Qui sait, qui sait encore si tes projets ne portent point sur des chimeres? Chere ame de

ma vie, ah! commençons du moins par les bien réalifer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été fenfiblement touché de l'eftime de ce brave Officier; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le fervice, & que ma paffion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auffi active. En cela je n'ai point fait un facrifice à l'amour. Je penfe que chacun doit fa vie & fon fang à la patrie; qu'il n'eft pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de fe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere, que je ferois bienheureux d'imiter dans fon amour pour fes devoirs & pour fon pays. Il ne voulut jamais entrer au fervice d'aucun Prince étranger: mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie; il fe trouva dans plufieurs combats à l'un defquels il fut bleffé; & à la bataille de Wilmerghem, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi fous les yeux du Général de Sacconex.





LETTRE XXXV.

De Julie.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Belon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire, & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne ſont guères pointilleux, & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie; ſujet malheureuſement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames, & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccéderoient à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-temps vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſitua-

tion présente, & quil faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point d'où doit dépendre le bonheur où le malheur de mes jours!

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté longtemps en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur; & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait du penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre: mais on peut s'abuser soi-même; prendre un goût passager pour une passion, & faire autanr de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoissonneroit pourtant ma vie; je gémirois sans me plaindre, & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prevenons, je t'en conjure, un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu, mais par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la premiere instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'espere; mais préviens mes folles alar-

mes, & donne-moi dans tes engagemens pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires ; je jouirois au moins de tes remords ; si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit, & par la probité qui l'assure : voilà l'usage de cette regle de sagesse dans les choses de pur sentiment ; voilà comment la vertu sévere fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garans de cette constance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, Mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole, & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois.......... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penses-tu de mon expédient ? c'est le seul j'en suis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-

même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose, car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur; & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidéle! Ah! si tu pouvois cesser de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à discussion pour ce soir; car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manege pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavessin; le pere a feuilleté Lamberti; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens: ô Docteur en toutes facultés! vous avez par-tout quelque science de mise. M. d'Orbe, qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & Maîtresse, vos deux mains dans les siennes, & en présence de son Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'est pas maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être tou-

jours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer au moins la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant, aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami; l'idée du ſoupé de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!



LETTRE XXXVI.

De Julie.

BAISE cette lettre & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible, Mon pere, obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage & elle l'a accepté, eſpérant pour ſa ſanté quelqu'effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me conſoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la triſteſſe, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer, m'en donne une ſi véritable, que le remords m'a preſque diſpenſé de la feinte.

Pendant l'abſence de mes parens, je ne reſterai point maîtreſſe de la maiſon; mais on me dépoſe chez le pere de la couſine, en ſorte que je ſerai tout de bon durant ce temps inſéparable de l'inſé-

parable. De plus, ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours : mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres temps. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma Cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'espere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, & ne devroit servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets (*), qui de leurs toits de

(*) Sorte de maison de bois où se font les fromages & diverses especes de laitages dans la montagne.

chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraiches & discretes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui rraversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au delà des asyles plus déserts & plus sombres.

Al bel seggio riposto, ombroso e fosco,
Ne mai pastori appressan, ne bifolci.

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans; on n'y voit par-tout que des tendres soins de la mere commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices, & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déja persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces Inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à sa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs quils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement de peur de surprise. Aussi bien je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous

pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours, savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.



LETTRE XXXVII.

De Julie.

Ils sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres carresses une fille chérie & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serremment de cœur, tandis qu'au dédans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce temps heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant, coupable & craintive, je tremble en pensant à eux, je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentiments se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée: Une secrette angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parents. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une près l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, & j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que

les doux mouvements de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran, tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentiments légitimes, il respecte & chérit encore des droit plus sacrés que les tiens

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvements involontaires; & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours peut-être où notre amour est plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoisses, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je, si je n'osois les verser dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, sans cette adorable amie, dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eusse-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, deposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a entiérement perdues.





LETTRE XXXVIII.

A Julie.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille; il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O triſteſſe enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrénés des amants! Paiſible & pure jouiſſance, qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel raviſſant ſpectacle, ou plutôt quelle extaſe, de voir deux Beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pancher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi cheres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles ca-

reſſes ; & le ſpectacle de deux amants eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah ! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais, non; c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environoït. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton évantail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmentet mon ivreſſe tu m'ôterois le plaiſir de la ſentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raiſon. Laiſſe-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laiſſe-moi goûter ce nouvel enthouſiaſme, plus ſublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la paſſion t'ôte-t-elle auſſi le ſens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une eſpece plus pure, ſi ce feu dévorant qui pénetre ma ſubſtance ne m'uniſſoit à la tienne, & ne me faiſoit ſentir qu'elles ſont la même. Non, perſonne au monde ne te connoît, tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur ſeul te connoît, te ſent, & ſait te mettre à ta place. Ma Julie ! ah ! quels hommages te ſeroient ravis, ſi tu n'étois qu'adorée ! Ah ! ſi tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il ſe peut qu'une paſſion telle que la mienne puiſſe augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me ſois préſente dans tous les temps, il y a quelques jours ſur-tout, que ton image, plus belle que jamais, me pourſuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, & je crois que tu

me laiſſas avec elle dans ce châlet que tu quittas en finiſſant ta derniere lettre. Depuis qu'il eſt queſtion de ce rendez-vous champêtre, je ſuis trois fois ſorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi deſiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mundo ſi leggiadri rami,
Ne moſſe 'l vento mai ſi verdi frondi.

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus ſerein; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe ; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfuns ; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens; on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore, & du feu qui le conſume. O Julie, ô chere & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornements du printemps le préſence de deux amants fideles : portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ! trois jours encore ! Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douleureuſe impatience. Ah ! qu'on ſeroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtants !





LETTRE XXXIX.

De Julie.

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaiſir tandis que des gens qui valent mieux que nous, ſouffrent, gemiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant ; je la protégois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque maniere ſous ma garde ; & pour n'avoir ſû me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir d'elle, & l'expoſe à des dangers pires que ceux où j'ai ſuccombé. Je frémis en ſongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la ſéduction perdroient une fille modeſte & ſage, qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes aſſez vils pour acheter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour ?

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de pitié filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la

rare

rare tendresse de cet amant qui se vent lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire ensorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le Ciel bénira cette entreprise, qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon, n'épargne ni les supplications ni l'argent ; porte avec toi la lettre de ma Fanchon; il n'y point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je persiste ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair, & ne sont plus ; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci, nous va laisser un sentiment éternel de contente-

ment ou de repentir. Pardonne à mon zele ces discours superflus; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.



LETTRE XL.

De Fanchon Regard à Julie.

MADEMOISELLE.

PARDONNEZ une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous lassez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

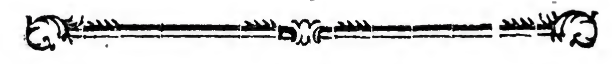
Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere, de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet, que Monsieur votre pere avoit ramené du service, est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit

m'époufer ce printemps; il avoit mis fon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne fachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'eft engagé de rechef, fans m'en rien dire, dans la Compagnie de monfieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de fon angagement. Monfieur de Merveilleux n'eft plus à Neufchâtel que pour fept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour fuivre la recrue: ainfi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laiffe fans aucune reffource. Si par votre crédit ou celui de monfieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou fix femaines, on tacheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourfer ce pauvre garçon; mais je le connois bien, il ne voudroit jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eft venu ce matin un Monfieur bien riche m'en offrir beaucoup d'avantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refufer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin favoir ma derniere réfolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la favoit déja. Que Dieu le conduife, il fera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auffi recourir à la bourfe des pauvres, mais on eft fi méprifé qu'il vaut mieux pâtir: & puis Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille affiftée.

Excufez la liberté que je prends, ma bonne Demoifelle; je n'ai trouvé que vous feule à qui j'ofe avouer ma peine, & j'ai le cœur fi ferré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée fervante à vous fervir.

Fanchon Regard.



LETTRE XLI.

Réponse.

J'AI manqué de mémoire, & toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable : je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma Cousine & moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine : mon pere est absent; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bienfait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celles des bonnes gens.





LETTRE XLII.

A Julie.

JE reçois votre lettre, & je pars à l'inſtant; ce ſera toute ma réponſe. Ah! cruelle, que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſé-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.



LETTRE XLIII.

A Julie.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchatel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher; il étoit à la chaſſe, & j'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'euſſe obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'e-

tois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il eſt à craindre: n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agreable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chargrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah! je l'ai dit

cent fois, tu es ange du ciel, ma Julie ! ſans doute avec tant d'autorité ſur mon ame, la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puiſque ton regne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au chalet ?



LETTRE XLIV.

De Julie.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville. J'aurois eu un exprés avant d'avoir pu ménager notre entrevue ; il auroit fallu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe feroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions peut-être eût-on ſu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrete avidité

du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premiérement, ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine; elle ſait ton voyage & le ſujet, c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer: & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, enſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amants déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue ma Fanchon; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être, car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on

fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire ; il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêcheuse*, & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés aux vents. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes, qu'un fol amour m'en a fait perdre ; & ne pouvant plus m'estimer moi-même, j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma cousine a su les entretiens que tu as eus avec son pere au sujet de M, d'Orbe ; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu ! mon ami que je suis une heureuse fille ! que je suis aimée, & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentiments du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere,

qu'il m'a tout-à-fait difpofée à faire le fien. En effet j'ai trouvé du fens, du fel, du feu dans fa converfation. Sa voix s'éleve & fon œil s'anime au recit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle auffi avec intérêt des chofes de goût, entr'autres de la mufique Italienne qu'il porte jufqu'au fublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au furplus, il met plus d'énergie que de grace dans fes difcours, & je lui trouve même l'efprit un peu rêche. (*) Adieu, mon Ami.



LETTRE XLV.

A Julie.

JE n'en étois encore qu'à la féconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomfton eft entré. Ayant tant d'autres chofes à te dire, comment aurois-je penfé, ma Julie, à te parler de lui. Quand on fe fuffit l'une à l'autre, s'avife-t-on de fonger à un tiers? Je vais te rendre compte de ce j'en fais, maintenant que tu parois le defirer.

Ayant paffé le Semplon, il étoit venu jufqu'à Sion au devant d'une chaife qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le défœuvrement rendant les hommes affez liants, il me rechercha. Nous

[*] Terme du pays pris ici métaphoriquement. Il fignifie au propre une furface rude au toucher, & qui caufe un frifonnement défagréable en y paffant la main comme celle d'une broffe fort ferrée, ou d'un velours d'Utrecht.

fimes une connoiſſance auſſi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préocupé, qui cherche la ſolitude. Cependant nous ſentîmes qne nous nous convenions; il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie; comme deux Français l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le temps qu'ils ne ſe feroient pas quittés. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaiſir que les tableaux & les monuments ne lui avoiont point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prévention. J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de ſcience, & par les effets plus que par les regles; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible pour la muſique Italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mene un virtuoſe avec lui: ſon valet de chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât nne oreille plus exercée, ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'éffa-ce dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit

qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de Philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode, & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions, ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnements le parti que ſon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu pluſieurs fois

Je ne ſais ce que tu trouves de rêche dans ſes manieres; véritablement elles ne ſont pas prévenantes, mais je n'y ſens rien de repouſſant. Quoique ſon abord ne ſoit pas auſſi ouvert que ſon ame, & qu'il dédaigne les petites bienſéances, il ne laiſſe pas, ce me ſemble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politeſſe réſervée & circonſpecte qui ſe regle uniquement ſur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes. Te l'avourai-je naïvement? La privation des graces eſt un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en ſa vie.

Puiſque je ſuis en train de ſincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédommagements promis & dus;

car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne ; mais quoi que tu puiſſes dire, le chalet valoit encore mieux.



LETTRE XLVI.

De Julie.

HE bien donc, mon ami, toujours le chalet ! l'hiſtoire de ce chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais, te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs ? & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un déſert, ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute ; on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous ſerons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés.

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zele aſſez ſuperflu ſur l'apologie de Milord Edouard dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours ? Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guere être plus avancé ; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de offres vagues, dont un air de puiſ-

sance, & la facilité de les éluder, rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires, & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangements qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami: la patience est amere, mais son fruit est doux.

Pour revenir à ton Anglois, je tai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agréments dans l'esprit. Tu dis a peu près la même chose, & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différents. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes, ne sont point des conventions, comme le pensent tes Philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues; il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre, & pour allaiter des enfants. Une taille plus haute, une voix plus forte, & des traits plus marqués, semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'in-

tention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite, & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'ames que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage, & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse, & de la barbe au menton : l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amants sont mal-adroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise, ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité, je te dise naïvement ce que je pense de la tienne ? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point que, pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour, tout perçants qu'ils sont, savent-ils voir des défauts ? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire moi, trouve moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même ; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le ju-

gement ſe tait mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelques battements de cœur, propoſer d'avoir demain deux Philoſophes à ſouper. L'un eſt Milord Edouard, l'autre eſt un ſage dont la gravité s'eſt quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere ; ne le connoîtriez-vous point. Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philoſophique un peu mieux qu'à ſon ordinaire. J'aurai ſoin d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.



LETTRE XLVII.

A Julie.

AH mauvaiſe ! eſt-ce-là la circonſpection que tu m'avois promiſe. Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur, & voile tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ? Premiérement, ta parure ; car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintient ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réflechi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix

pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que français, plut à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés, dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne sais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne sais, pour moi comment tu t'y prends; mais si telle est ta maniere d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre Philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique, & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs; & quoi que l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! ..... des conditions sortables.... les préjugés de ton pere.... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis ttanquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou à exécuter de la muſique italienne, car il s'eſt trouvè des duo, & il a fallu haſarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi ; j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier au ſoir ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ſi ennuieuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire ? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie ? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, s'il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes tranſports, il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre complette, & il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſez entendu. Je porterai de mon côté des ſcenes, des cantates françaiſes, & nous verrons.

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller, & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon ſommeil : mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe ; ſoit qu'il m'offre ou non les noces de ta Fanchon, un inſtant ſi délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prepare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.



LETTRE XLVIII.

A Julie,

AH ! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchans ? quelle musique ? quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs ? Ne perds pas un moment, rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique française ; fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fracas, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-temps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant ? Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & phisique, qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers, dont les sentiments animent la voix parlante, donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les

cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, & de la grace au chant : mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mêlange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des Français sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyans, & ils sont si malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du

remplissage, ils se gâtent l'oreille, & ne sont plus sensibles qu'au bruit; ensorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modeles; & depuis leur célebre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déja pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante ans, copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent: s'ils savoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux opéra, & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant recité sans chant quelques scenes italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fût possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue, sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit, que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne sais qu'elle sensation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos recits. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau, ou quelque sentiment dans mon cœur;

le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit jusqu'à l'ame; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante; tous les concertans sembloient animés du même esprit; le chanteur, maître de sa voix, en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant & de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent guere moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression, qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du désespoir; je croyois voir des meres éplorées, des amants trahis, des tyrans furieux; & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport: c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que si-tôt qu'elle pouvoit agir, elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret, mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont

j'étois ſi touché, & de voir ſortir de la bouche d'un vil *caſtrato* les plus tendres expreſſions de l'amour. O ma Julie! n'eſt-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au ſentiment? qui ſentira qui dira mieux que nous ce que doit dire & ſentir une ame attendrie? qui ſaura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, ſi jamais nous chantons enſemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes ſi délicieuſes! Je te conjure premiérement d'entendre un eſſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'inſéparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci, comme en bien d'autres choſes, l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons, & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille françaiſe, pour la rendre juſte, expreſſive & flexible; la tienne, naturellement ſi légere & ſi douce, prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique italienne.

E' l cantar che nell' anima si sente.

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant français, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres sensibles.



LETTRE XLIX.

De Julie.

TU sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pû dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur-tout aujourd'hui que deux mots au sujet de Milord Edouart me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre, & me parle de chansons! belle matiere à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même; car j'ai pénétré dans ton ame, & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite! C'est par elle, je le sais,

sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien ; c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus alarmé.

Je ne sais ni ne veux savoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard ; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere, sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu sais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve, & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion de la

crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ? Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre alarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien. On liroit tous nos secrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele.



LETTRE L.

De Julie.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissements, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir, & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amants, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Eh Dieux! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs! Vous sortiez il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire; c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de

vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir ? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui, ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe, mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſez les ſentiments honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter, & je ne ſerois pas ſi malheureuſe. Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amants que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui, bientôt aſſouvi de lui-même, a recours aux monſtres de l'imagination, & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe ; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait, qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah ! qu'il eſt un être bien plus ſublime ! Il n'y a point d'homme

pour celle qui aime : ſon amant eſt plus ; tous les autres ſont moins ; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide ; il couvre leurs égarements d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour, toujours modeſte, n'arrache point ſes faveurs avec audace, il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſait tout accorder aux deſirs, ſans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites, vous qui connûtes les vrais plaiſirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſi-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ſi mal-à-propos, & à prendre avec celle qui vous eſt ſi chere, un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & qu'elle eſt cette volupté barbare qui ſe plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être reſpectée ; mais ſi je l'oubliois jamais, eſt-

ce à vous de me le rappeller ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite ; & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas ! que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage ! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme àplaisir ce cœur trop facile à s'alarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.





LETTRE LI.

Réponse.

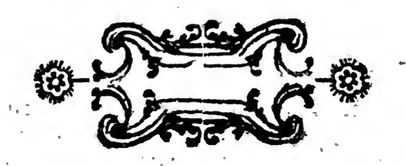
IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi; moi? j'aurois offensé Julie? j'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal; je hais les discours déshonnêtes, & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh, dis-moi, Julie, Ange du Ciel; dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible! Un seul de tes regards eût contenu

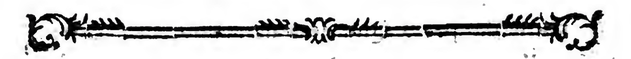
ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme m'avoit mérité, dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas : ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir, & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel, a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis,

puiſque tu m'en accuſes, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchements du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ſerment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon ; jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens ; jamais elle ne ſouillera mes levres, & ſon délire inſenſé ne me tiendra plus coupable à mon inſu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je ſerai digne ; puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir.

Ne penſe pas que je veuille expier mon crime par une peine ſi légere. C'eſt une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe ; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévere ; il le faut, j'y conſens ; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout hormis ton cœur.





LETTRE LII.

De Julie.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'est un exemple à citer dans les fastes galants de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportements, & j'ai appris avec une extrême édification que, soupant hier chez M. de Veuillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non-plus les verres d'eau, que les convives ceux du vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite; & trois jours font au moins six repas. Or, à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, & six par honte, & six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire. Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos; il est temps d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet;

mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayence, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi-bien je craindrois qu,à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-temps ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guere à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanteries. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens, l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre; si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un Nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après

avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Graces. Enſuite mon pénitent reprendra dans ſes repas l'uſage ſobre du vin tempéré par le cryſtal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Régianino ne s'eſt-il pas mis dans le tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantaſſe avec toi pour mettre enſemble ſes deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere quand le cœur eſt de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'Inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poéſie italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi, que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Régianino j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene du Métaſtaſe : enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes ; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſez difficile. Enfin nous paſſons aux airs ; & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés, & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant, & de la préciſion de la meſure ; de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rap-

port au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler, pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ont des expreſſions aiguës & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre: hélas! que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un ſeul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fimes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon ruſé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour ſortir du bateau! Ah, l'hypocrite!...... il a beaucoup changé.





LETTRE LIII.

De Julie.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner? Vils jouets d'une aveugle fortune, triſtes victimes d'un moqueur eſpoir, toucherons-nous ſans ceſſe au plaiſir qui fuit, ſans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement deſirée devoit ſe faire à Clarens; le mauvais temps nous contrarie, il faut le faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obſédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même-temps, & le moment où l'un des deux ſe dérobe eſt celui où il eſt impoſſible à l'autre de le joindre. Enfin un favorable inſtant ſe préſente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inſtant ne ſoit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux! Loin de rebuter mon courage, tant d'obſtacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais, & ſi tu l'oſe partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquitter mes promeſſes, & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte-toi bien, mon ami, & vois juſqu'à quel point il t'eſt doux de vivre; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre; mais ſi la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur que ne l'effrayoient jadis les gouffres de

Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, & quoique je je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du soupé toute la maison est déserte, hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passants aux spectateurs : & tu sais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cette aprés-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires. Que si je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci; car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cet courte vie sans avoir uu instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort; que l'abord est sujet à mille hasards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne com-

mençoit par moi ; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage : il n'y faut pas ſonger, & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi-bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi, plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens au moins qu'il nous eſt dû, & la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.





LETTRE LIV.

A Julie.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cette asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vit tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlants; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant? Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presqu'insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardante imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cette heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le

porte; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteresse..... au devant deux légers contours...... ô spectacle de volupté.... la balaine a cédé à la force de l'impression.... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois !..... Dieux ! Dieux ! que sera-ce, quand..... Ah ! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heurese main ! ma charmante Julie ! je te vois, je te sens par-tout, je te respire avec l'air que tu as respiré; tu pénetres toute ma substance; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens, vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès : je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche...... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible ? Mon désespoir seroit égale à l'ardeur qui me consume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles !... on ouvre !... on entre !... c'est elle !... c'est elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable.





LETTRE LV.

A Julie.

OH mourons, ma douce amie, mourons, la bien aimée de mon cœur. Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah! je n'avois senti qu'un vain songe, & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! Mes sens abusoient mon ame grossiere, je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie, possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette les plus: ah! non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée, & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs: rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces

baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſements ſi tendres durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes ſentiments, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant ; te ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſſâmes à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible ; de cette heure, hélas ! trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchants ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois, & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité que de ſentir ainſi ton viſage près du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens ! Quelle volupté pure, continue, univerſelle ! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame ; il n'en ſortoit plus, il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible ! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant juge du changement étrange que j'éprouve : c'eſt de toutes les heures de ma vie celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (*) Julie, dis-moi donc ſi je

---

(*) Femme trop facile ; voulez vous ſavoir ſi vous êtes aimée ? examinez votre amant ſortant de vos bras.

ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus?

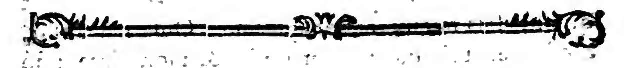
Si je ne t'aime plus! Quel doute! ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je sens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentiments plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes especes; sans s'affoiblir ils se sont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportements de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le sent; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accents si touchants; c'est lui qui, par ta seule présence, communique aux autres cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent, la

---

amour! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance, c'est pour l'heure qui la suit.

tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des transports & toi de la passion; tous mes emportements ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste, il n'y a que des sentiments comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites.



LETTRE LVI.

De Claire à Julie.

J'AI, ma chere Cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique, ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul

verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans une autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé du punch., & piqué de cette sécheresse, osa dire, en se plaignat de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot, n'étoit pas si maltraité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi-ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *si-tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard, avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe, en te remettant cette lettre, t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde; tu le serois déjà si tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un trés-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le Guet dit, il y a quelque temps, avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci sut des premiers ce discours, il courut chez cet homme, & trouva le secret de le faire taire; mais qu'est-ce qu'un pareil silence, sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus? La défiance de ta mere augmente aussi de jour en jour; tu sais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere assez dure; & si elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; songe à toi, tandis qu'il est temps encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des soupçons naissants que son absence fera sûrement tomber; car enfin que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-

être

Peut-être dans six semaines, dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer; mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.



LETTRE LVII.

De Julie.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentiments que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté, mais son courage, & que la bonne maniere de se venger d'un brave qui vous insulte, est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre

honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout-à-l'heure: en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue, mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant oui débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé: c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'agreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant, n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi, accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fit que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion? Vous aggravez ſon outrage; vous prouvez qu'il avoit raiſon; vous ſacrifiez mon bonheur à un faux point d'honneur; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi de grace quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier, & ma juſtification réelle? penſez-vous que prendre ma cauſe avec tant d'ardeur, ſoit une grande preuve qu'il n'y a point

de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez, par cet éclat, de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat: mais jamais ma réputation ni mes jours peut-être n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui ne puisse être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelques cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme, & le témoignage d'une ame droite? Et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite; & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, que cela suffit pour effacer la honte ou

le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, & quelle raison peut la justifier ? A ce compte, un frippon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un frippon; les discours d'un menteur deviennent des vérités si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siege de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage, est de les tuer ; & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offensé. Dites, si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même, par le cas où vous êtes, si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'Arbitre des combats : viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge ? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit

couverte de héros? Les plus vaillants hommes de l'antiquité songerent-ils jamais a venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non: cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont pas connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue, & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité; par-tout où la probité regne, son supplé-

ment n'eſt-il pas inutile? Et que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui ſonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits, & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui la fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé, qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il

en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom? Et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels sont ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger! Si le philosophe & le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'éstime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de reproche, que dans celle de la mort même. La fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave :

Ma verace valor, ben che negletto,
E' di se stesso a se freggio assai chiaro.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espece mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même, & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement ver-

tueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raiſon, qu'elle eſpece de mérite on peu trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il ſeroit vrai qu'on ſe fait mépriſer en refuſant de ſe battre, quel mépris eſt le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal ? Croyez-moi ; celui qui s'eſtime véritablement lui-même eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes ; & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Mais il eſt faux qu'à s'en abſtenir par vertu l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit, dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide, & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt chair au priez dé ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal-faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent ; & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire ? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable : car ſi

la crainte de mal-faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que l es hommes ſi ombrageux & ſi prompts a provoquer les autres, ſont pour la plupart de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profeſſion, qui vendent leur ſang à prix d'argent, qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſavent, à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tout ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font ſi grand bruit; ce n'eſt qu'une mode insenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'eſt point au pouvoir d'un autre, il eſt en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur, avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, & ne puis ſouffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je penſe, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions lé-

gitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort, & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absents & de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au dessus des événements, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité; c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard votre honneur n'est point intéressé; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentiments dont vous faites profession; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvénients auxquels on s'expose en la rejetant, sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, & plus apparents que réels; qu'enfin les hommes les plus

prompts à y recourir, sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même-temps à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnements comme il vous plaira; entassez de votre part sophismes sur sophismes, il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel; cette homme étoit son ami; ils se battirent à regret; l'insensé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer, poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant; il contemple en frémissant la plaie mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule; l'effroi le saisit, il s'écrie: ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom, & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel qui

vengea ſur ſon fils unique le pere infortuné qu'il priva du ſien.

Je vous l'avoue, tout cela joint à mon averſion naturelle pour la cruauté m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaieté de cœur, n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrès cruels, inſenſibles : ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état ? réponds, veux-tu leur devenir ſemblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutiſſement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie, elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe ?

P. S. J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais un homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur

cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins juſques-là.



LETTRE LVIII.

De Julie à Milord Edouard.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris: puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable? Contentez-donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que vous honoriez de votre amitié; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé; je ſais que ſa valeur même le perdra; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré; j'ai fait parler la raiſon. Hélas! en

écrivant ma lettre, j'en sentois l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami; mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes, & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur, soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amants infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre, & la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste, va livrer à d'éternelles douleurs.





LETTRE LIX.

De M. d'Orbe à Julie.

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard, que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant; il a rêvé quelque temps, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant: *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vuidée réguliérement. Prenez deux amis, & donnez vous la peine de revenir ici demain matin avec eux, vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein; quoi qu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortege, je le composerai de gens dont je sois sûr, à tout événement.



LETTRE LX.

A Julie.

Calme tes alarmes, tendre & chere Julie; & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer, connois & partage les ſentiments que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter, l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſé-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû; & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard, & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la reliſois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite impré-

Julie

vue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrétement. Je l'ai promis sans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu, avec l'étonnement que tu peux concevoir, Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes: » Je viens, Monsieur, rétracter hautement les discours injurieux que l'ivresse m'a fait tenir en votre présence: leur injustice les rend plus offensants pour moi que pour vous, & je m'en dois l'authentique désaveu. Je me soumets à toute la punition que vous voudrez m'imposer, & je ne croirai mon honneur rétabli que quand ma faute sera réparée. A quelque prix que ce soit, accordez-moi le pardon que je vous demande, & me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse, & je sais bien distinguer en vous le discours que le cœur dicte, de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela, Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit: *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts n'en sait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invi-

tés à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main, & s'asseyant à côté de moi: heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous: puissiez-vous tous deux..... Que dites-vous, Milord, ai-je interrompu? perdez-vous le sens? Non, m'a-t-il dit en souriant, mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (*) qu'à moi. Quels mouvements j'ai sentis à la lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur, & n'ex-

---

(*) Il en faut, je pense, excepter son pere.

étoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom, & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre, m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentiments dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé, étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au dessus des passions: pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie, & renoncer à elle, n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuse & hors de propos; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidents ni

aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les cataſtrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins, tant les ſentimens ſuppléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires qu'on n'en peut juger ſur les regles communes; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route ni de la même eſpece que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) L'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais hélas! de quoi ſervent la puiſſance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés juſqu'à celle du dîner; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de cauſer. Il m'a parlé de ſa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque ſerpriſe d'un procédé ſi authentique & ſi peu meſuré. Mais outre la raiſon qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-ſatisfaction étoit indigne d'un homme

de courage; qu'il la falloit complete ou nulle, de peur qu'on ne s'avilît fans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaife grace. D'aïlleurs, a-t-il ajouté, ma réputation eft faite; je puis être jufte fans foupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune, & débutez dans le monde, il faut que vous fortiez fi net de la premiere affaire qu'elle ne tente perfonne de vous en fufciter une feconde. Tout eft plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eft-à-dire, à découvrir quelqu'un qui foit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puiffent fe faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la néceffité de châtier fans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont befoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plufieurs : mais en avoir une eft toujours une forte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue converfation avec Milord Edouard. J'ai cru néceffaire de t'en rendre compte, afin que tu me prefcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillifée, chaffe, je t'en conjure, les idées funeftes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagements qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh! fi bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... efpoir déjà trop déçu, viendrois-tu m'abufer encore?.... ô defirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel difpofe du refte.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue; car, quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin de la relire.



LETTRE LXI.

De Julie.

AMENE demain Milord Edouard, que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur! quelle générosité! O que nous sommes petits devant lui! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant; jamais homme sans défauts eût-il de grandes vertus?

Mille angoisses de toute espece m'avoient jetée dans l'abattement; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes; ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus, & ton honneur est en sûreté; je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir long-temps. Adieu, mon

cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me me semble; vivons pour nous aimer. Ah! il falloit dire; aimons-nous pour vivre.



LETTRE LXII.

De Claire à Julie.

FAudra-t-il toujours, aimable Cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentiments nous sont communs, tu le sais bien, & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere, en s'en retournant, ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence: je connus que la conversation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit

rejeté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là deſſus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui diſoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il eſt de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuſe. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talents qui ont dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bien fait, robuſte, adroit ; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'ame ſaine: que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut juſqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables. En un mot, ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejeton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un quidam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumones? .... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami; ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les houberaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable

norable d'aller à la fortune, que les hommages de l'eſtime, & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propoſe ne compte point, comme vous, une longue ſuite d'aïeux toujours incertains, il ſera le fondement & l'honneur de ſa maiſon, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous feriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille: & ce mépris ne rejailliroit-il pas ſur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, ſi l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme eſtimable? Jugeons du paſſé par le préſent; ſur deux ou trois citoyens qui s'illuſtrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennobliſſent tous les jours leur famille; & que prouvera cette nobleſſe, dont leurs deſcendants feront ſi fiers, ſinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (*)? On voit, je l'avoue, beaucoup de mal-honnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un gentilhomme deſcend d'un frippon. Laiſſons, ſi vous voulez, l'origine à part, & peſons le mérite & les ſervices. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, ſon pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien ſervi, vous avez été bien payé; & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard,

---

[*] Les lettres de nobleſſe ſont rares en ce ſiecle, & même elles y ont été illuſtrées au moins une fois. Mais quant à la nobleſſe qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, eſt le privilege de n'être pas pendu.

cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la tyrannie & l'oppreſſion des peuples? Oſez-vous dans une république vous honorer d'un état deſtructeur des vertus & de l'humanité? d'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme? Liſez les annales de votre patrie (*); en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs? Les *Furſt*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle eſt donc cette gloire inſenſée dont vous faites tant de bruit? Celle de ſervir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je ſouffrois de voir cet honnête homme nuire ainſi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit ſervir. En effet, ton pere, irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, ſe mit à les repouſſer par des perſonnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de ſa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cauſe d'autrui, ajouta-t-il d'un ton bruſque; tout grand Seigneur que vous êtes, je doute que vous puiſſiez bien défendre la vôtre ſur le ſujet en queſtion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu,

---

[*] Il y a ici beaucoup d'exactitude. Le pays de vaud n'a jamais fait partie de la Suiſſe. C'eſt une conquête des Bernois, & ſes habitants ne ſont ni citoyens, ni libres, mais ſujets.

ſans ſavoir ſi vous-même ſeriez bon pour elle, & je connois aſſez la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoi que vous penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cents ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince, mais ſes amis; ni les tyrans du peuple, mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie, & appuis du trône nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la nation; le ſecond, envers celui qui la gouverne: ce n'eſt pas ſa volonté, mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la Chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang de cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier: elle eſt noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous

comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien, pour mon beau-frere, celui que je vous propoſe pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la replique de ton pere que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, & quoique pénétré d'admiration pour la générofité de Milord Edouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna, comme de raiſon, du parti de ſon beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis s'ils fuſſent reſtés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vit ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédents. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation, c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays, & n'y eſt guere moins aimé que toi ; mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en eſt temps encore, mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés,

Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain; mille événements peuvent avec le temps, offrir des ressources inespérées; mais quant à présent, je te l'ai dit & le répete plus fortement, éloigne ton ami, ou tu es perdue.



LETTRE LXIII.

De Julie à Claire.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chere, est arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincelants, le visage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle, ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiscrétement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement, en exemple, ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trou-

voit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talents & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation, qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles, étoient ignorés de mes parents, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humiliants. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes que la

colere & l'indignation ne pourroient soupçonner ! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentois tellement oppressée que, pour me délivrer d'un si cruel supplice, jétois prête à tout avouer, si mon pere m'en eût laissé le temps ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira par la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisants, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chere, où je trouvai tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant mon pere, qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jetée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas ; je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chûte, mon ſang, mes larmes, celles de ma mere, l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreſſement, & m'ayant aſſiſſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légere contuſion au front, & ne ſaignois que du nez. Cependant je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careſſes; la dignité parternelle ne ſouffroit pas un changement ſi bruſque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuſes, & je voyois ſi bien, aux regards qu'il jetoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreſſée. Non, ma chere, il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un pere ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

Il étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre, & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon déſordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas! cette pauvre maman! déjà languiſſante & valétudinaire, elle ſe ſeroit bien paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit guere moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée, & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand, m'arrêtant par ma robe, & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de temps en temps ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ces bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amants; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-temps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jetai pour me retenir un bras au cou de mon pere, je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers, & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui couloient de ses yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma

chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée ; il s'eſt aſſis à côté de mon lit, en s'informant tendrement de ma ſanté; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa chere fille, & me témoignant du regret de ſon emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier, & ma ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine, je vous lai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer; mais quand je n'aurois perſonne en vue, & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela autant pour la ſûreté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſur-tout à préſent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, & preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah! ma Couſine, quels monſ-

tres d'enfer ſont ces préjugés qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature ?

Voilà, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi, mais de puis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux avec plus de regret ſur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle, dis-le-moi, ſi tu l'oſes, le temps de l'amour feroit-il paſſé, & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée ? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvements oppoſés qui s'entre-détruiſent ? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit, & je le ſens; cependant je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime; je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne, & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains: quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même, donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laisse! Auras-tu le courage de l'exercer? sauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le sais, tu le sais, comment je suis aimée! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace! fais parler mon cœur par ta bouche; pénetre le tien de la tendre commisération de l'amour; console un infortuné! Dis-lui cent fois...... Ah! dis-lui...... Ne crois-tu pas, chere amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre? Oui, oui, j'en suis sûre; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée, il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité, encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc seulement qu'il espere; & que si le sort nous pour-poursuit, il se fie au moins à l'amour: car, je le sens, ma Cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause; & quoi que le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même......je crains...... ah ma chere, je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi; toutes mes espérances m'abandonnent en même-temps.



LETTRE LXIV.

De Claire à M. d'Orbe.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentiments plus tendres est encore à vous. Mais ne vous trompez pas, je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissiez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfants en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir ; & que notre contentement a mauvaise grace, tandis que nos amis sont au désespoir ! C'en est fait, il faut

qu'ils se quittent ; voici l'instant peut-être de leur éternelle séparation ; & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert, étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la derniere fois. Cependant votre ami ne sait rien de son infortune : dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre, & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion, & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je sais qu'elle n'a pas besoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espere beaucoup de son courage & de nos soins. J'espere encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur, sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous

unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité, & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui que ce ne soit aussi la vôtre.



LETTRE LXV.

De Claire à Julie.

TOUT est fait ; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentiments incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante, ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie, lis, puisqu'il le faut; mais prends courage, & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises, & dont je te rendis compte hier, ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son hé-

roïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela, & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsidéré. Ils convirent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire; il proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même, & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus sûrement les endroits sensibles de son cœur, & je sais qu'il regne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnements d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, &, ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epithete, lui dis je, voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparents des biens réels; ceux qui ſont en nous, de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu: car quoiqu'au fond je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie particuliere, je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lu dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec eux; mais je le priai de n'en rien faire; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme ſi particulier, eſt une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin, peut-être de la vie d'un homme & de mon

ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocents de notre premiere jeuneſſe, la douceur d'une ancienne familiarité, la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir, tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſéparation. Je ſentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquiétude; & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître ſans effroi celui qui devoit décider de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à réfléchir ſur l'impreſſion qu'ils pouvoient faire. Enfin l'heure eſt venue, & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dés le lendemain de ta ſcene avec ton pere, il avoit ſu que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là deſſus les détails, je lui ai dit auſſitôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hantz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien; il m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccintes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſ-

prit. Je l'ai trouvé grave, méthodique & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissements, que de multiplier inutilement ses douleurs, & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux, & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au dessus de l'humanité? A l'instant il s'est levé comme un furieux; puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir: je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagements, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je vénois de lui faire l'avoient pu jeter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instants, mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être

e la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit
: vous aimé. Ah! si Julie étoit morte, Claire au-
›it-elle quelque chose à vous dire? Rendez grace
ı Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont
pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si
isi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai
ı le temps de lui détailler par ordre tout ce
ı'il falloit qu'il fût, & j'ai fait valoir de mon
ieux les procédés de Milord Edouard, afin de
:re dans son cœur honnête quelque diversion à la
·uleur, par le charme de la reconnoissance.
Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel
s choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à
· voir accabler du déshonneur public, de l'indi-
ation de sa famille, des violences d'un pere
ıporté, & de son propre désespoir. Le danger
ʒmente incessamment: de la main de son pere
de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa
, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul
yen de prévenir tous ces maux, & ce moyen
›end de vous seul. Le sort de votre amante est
re vos mains. Voyez si vous avez le courage de
:auver en vous séloignant d'elle, puisqu'aussi-
n il ne lui est plus permis de vous voir, où si
.s aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa
te & de son opprobre. Après avoir tout fait pour
s, elle va voir ce que votre cœur peut faire
r elle. Est-il étonnant que sa santé succombe
s peines? Vous êtes inquiet de sa vie: sachez
vous en êtes l'arbitre.
m'écoutoit sans m'interrompre; mais si-tôt
l a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu dispa-
·e ce geste animé, ce regard furieux, cet air
ıyé, mais vif & bouillant qu'il avoit aupara-
. Un voile sombre de tristesse & de consterna-

tion a couvert ſon viſage; ſon œil morne & ſa contenance effarée annonçoient l'abattement de ſon cœur. A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas aſſez vécu? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ſes jours dépendent des vôtres? Il ne falloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajouté; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques eſpérances auxquelles ſon ame demeuroit fermée, quand Hantz eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié : ah! quelle vive! qu'elle ſoit heureuſe..... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir. Hélas! vos adieux ſont faits, & vous êtes déja ſéparés! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſûreté. Fuyez dés ce jour, dès cet inſtant; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif; tremblez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une eſpece de fureur, je partirois ſans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non; nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus!* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux,

loit chercher au moins des consolations pour
nir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos
pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à
spérances que Julie elle-même n'a pas per-
? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de
, si elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non,
ami, vous devez connoître son cœur. Vous
z savoir combien elle préfere son amour à sa
Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots,
l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout.
rez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à
e : croyez que les soins que la prudence lui dicte
regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle
respecte pas moins pour vous que pour elle-
ie. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui
trant les tendres espérances de cette fille
iglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai rani-
les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de
es sembloit distiller un baume salutaire sur sa
ure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir,
es yeux s'humecter ; j'ai vu l'attrendrissement
éder par degrés au désespoir; mais ces der-
s mots si touchants, tels que ton cœur les sait
, *nous ne vivrons pas long-temps séparés*, l'ont
fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie,
il dit en élevant la voix & baisant la lettre,
s ne vivrons pas long-temps séparés ; le Ciel
a nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans
éjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche
sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas
é partir dans cette situation d'esprit; mais si-
que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton
n chéri sortir de sa bouche avec douceur, je
i plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins
dre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de

l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a diſparu comme un ſonge qui n'eût jamais de réalité.

Il me reſtoit à exécuter la derniere partie de ta commiſſion ; & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni myſtere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce léger ſujet, pour éluder celle qui pourroit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-temps il ne fût plus ſoigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de ſe conſerver pour toi ; de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger à cet effet du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranſport ; mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre (*) à Granſon, reſte de ſon chétif

(*) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qui ſera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maiſon, n'étant pas majeur. Ces Lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités, que je n'en parlerai plus ; il ſuffit d'en avoir averti.

par

patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talents dont je puis tirer partout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux; & depuis que j'ai vu de plus près l'usage *que Julie* fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent.... *Les* mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: que'lle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entr'elle & moi; *nous* allons être étrangers l'un à l'autre. Il prononcé ces derniers mots avec un tel serrement e cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous es un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air *ant: vous* avez encore besoin d'un tuteur, & je ux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en poser à propos dans le commerce que nous allons oir ensemble, je veux être instruite de toutes s affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses *es* funestes par celle d'une correspondance famiere continuée entre nous; & cette ame simple, ne cherche, pour ainsi dire, qu'à s'accrocher e qui t'environne, a pris aisément le change. is nous sommes ensuite ajustés pour les adresses ettres; & comme ces mesures ne pouvoient lui être agréables, j'en ai prolongé le détail.

jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai colé mon visage sur le sien; je n'ai plus su ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit temps que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le palier pour les suivre des yeux; ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissements. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instants de là, M. d'Orbe est revenu, tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte; Milord Edouard l'y attendoit aussi; il a couru au devant de lui, & le serrant contre sa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout*

perdu sur la terre quand on y retrouve un ami tel que moi. A l'inſtant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & ils ſont partis en ſe tenant étroitement embraſſés.



LETTRE LXVI.

A Julie. (*)

J'AI pris & quitté cent fois la plume ; j'héſite dès le premier mot ; je ne ſais quel ton je dois prendre ; je ne ſais par où commencer, & c'eſt à Julie que je veux écrire ! Ah ! malheureux, que ſuis-je devenu ? Il n'eſt donc plus ce temps où mille ſentiments délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torrent ! Ces doux moments de confiance & d'épanchement ſont paſſés : nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ; les trouverez-vous aſſez réſervées aſſez circonſpectes ? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé ? & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence, ô ciel ! de ces jours ſi charmants & ſi doux à mon effroyable

(*) Je n'ai guere beſoin, je crois, d'avertir que dans cette ſeconde Partie & dans la ſuivante, les deux Amants ſéparés ne font que déraiſonner & battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y ſont plus.

misere ! Hélas ! je commençois d'exister, & je suis tombé dans l'anéantissement : l'espoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah ! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentiments après ces rapides instants de délices où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée ? il valoit mieux ne jamais goûter la félicité que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raison ; je remplirois les devoirs d'un homme, & semerois peut-être de quelques vertus mon insipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare ! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés ! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts ! Ah ! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue, & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux ? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits, & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire, & les regrets qui déchirent mon ame, que

d'être à jamais heureux ſans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : ſuis-moi dans mon exil, conſole-moi dans mes peines, ranime & ſoutiens mon eſpérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné ſera ton ſanctuaire inviolable, d'où le ſort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je ſuis mort au bonheur, je ne le ſuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eſt invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi qui ſus aimer une fois, comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton ame pure? comment as-tu perdu le goût de ſes plaiſirs céleſtes que toi ſeule étoit capable de ſentir & de rendre? Tu me chaſſes ſans pitié; tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah! Julie; crois-moi, tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien : mille t'adoreront ſans doute; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Réponds-moi maintenant, amante abuſée ou trompeuſe, que ſont devenus ces projets formés avec tant de myſteres? où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardents ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! ſur la foi de tes promeſſes, j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abuſois-tu que pour

rendre enfin ma douleur plus vive, & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion? M'as-tu vu desirer assez foiblement pour mériter d'être reconduit; ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes? J'ai tout fait pour te plaire, & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate! rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié: rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel, j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres....... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échappe.... j'y touche encore, & le perds pour jamais!....... Ah! si je le pouvois croire; si les restes d'une espérance vaine me soutenoient...... O rochers de Meillerie, que mon oeil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes vous mon désespoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.





LETTRE LXVII.

De Milord Edouard à Claire.

NOus arrivons à Besançon, & mon premier soin
st de vous donner des nouvelles de notre voyage.
s'est fait, sinon paisiblement, du moins sans ac-
ident, & votre ami est aussi sein de corps qu'on
eut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit
iême affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité.
a honte de son état, & se contraint beaucoup de-
ant moi; tout décele ses secretes agitations, &
j'y feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux
rises avec lui-même, & occuper ainsi une partie
es forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.
Il fut fort abattu la premiere journée; je la fis
ourte voyant que la vîtesse de notre marche irri-
it sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui;
s consolations indiscretes ne font qu'aigrir les
iolentes afflictions. L'indifférence & la froideur
ouvent aisément des paroles; mais la tristesse &
silence sont alors le vrai langage de l'ami-
é. Je commençai d'appercevoir hier les pre-
ieres étincelles de la fureur qui va succéder in-
illiblement à cette léthargie: à la dînée, à peine
avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés,
i'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-
ous à partir, me dit-il avec un souris amer, pour-
ioi restons-nous un moment si près d'elle? Le soir
affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de
lie. Il recommençoit des questions auxquelles
avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous

étions déjà ſur les terres de France, & puis il demanda ſi nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere choſe qu'il fit à chaque ſtation, c'eſt de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai ſauvé du feu deux ou trois de ces brouillons ſur leſquels vous pourrez entrevoir l'état de ſon ame. Je crois pourtant qu'il eſt parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers ſimptomes eſt facile à prévoir; mais je ne ſaurois dire quel en ſera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaiſon du caractere de l'homme, du genre de ſa paſſion, des circonſtances qui peuvent naître, de mille choſes que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ſes fureurs, mais non pas de ſon déſeſpoir; & quoi qu'on faſſe, tout homme eſt toujours maître de ſa vie.

Je me flatte cependant qu'il reſpectera ſa perſonne & mes ſoins; & je compte moins pour cela ſur le zele de l'amitié qui n'y ſera pas épargné, que ſur le caractere de ſa paſſion, & ſur celui de ſa maîtreſſe. l'ame ne peut guere s'occuper fortement & long-temps d'un objet, ſans contracter des diſpoſitions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inſpire, & je ne doute pas non-plus que l'amour d'un homme auſſi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'oſe compter auſſi ſur ſon cœur; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un temps, pour toujours

eut-être, une partie de ses facultés; mais elle ſt elle-même une preuve de leur excellence, & u parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la saeſſe; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par ı même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſons; & l'on ne ſert dignement la philoſophie u'avec le même feu qu'on ſent pour une maîeſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire, je ne m'intéeſſe pas moins que vous au ſort de ce couple inrtuné, non par un ſentiment de commiſération ıi peut n'être qu'une foibleſſe, mais par la conſiération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que ıacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames rtirent l'une pour l'autre des mains de la nature; eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du onheur que, libres de déployer leurs forces & exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé éjugé vienne changer les directions éternelles, bouleverſer l'harmonie des êtres penſants? Pourıoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la miere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les mes des cœurs tendres & bienfaiſants nés pour uyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas plus libre ainſi que le plus ſacré des engagements? ui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; us les peres qui l'oſent former ou rompre ſont s tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt souis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paterlle, mais à la ſeule autorité du pere commun ıi ſait commander aux cœurs, & qui, leur oronnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer.



(*) Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opiniou? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal; le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire, ma fille, c'est un honnête homme, ou c'est un frippon; c'est un homme de sens, ou c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Quel e rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet or-

---

[*] Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunés qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célebre, où l'honneur du rang attaquoit insolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere, qui gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un mal-honnête homme. On ne sauroit dire à quel point, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs.

dre ; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés : il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre ; & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amants en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du Ciel ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire, vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt peut-être ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maîtreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe ; & cette union, qu'a formé la ſageſſe, doit croître avec l'âge, & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit, comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amants ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule; c'eſt le cas où vous êtes; ſi l'amour regne, la nature a déjà choiſi; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis a l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance, & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voie ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelqu'appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie; ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.





FRAGMENTS

Joints à la lettre précédente.

I

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant ? Cœur pitoyable ! raſſurez-vous. Je me porte bien..... Je ne ſouffre pas..... Je vis encore.... Je penſe à vous..... Je penſe au temps où je vous fus chere..... J'ai le cœur un peu ſerré..... la voiture m'étourdit..... Je me trouve abattu..... Je ne pourrai long-temps vous écrire aujourd'hui..... Demain peut-être, aurai-je plus de force..... ou n'en aurai-je plus beſoin.....

2

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de viteſſe ? Où me conduit avec taut de zele cet homme qui ſe dit mon ami ? Eſt-ce loin de toi, Julie ? Eſt-ce par ton ordre ? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas..... Ah ! fille inſenſée, ... je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas aſſez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! eſt-ce là votre accord ? ſont-ce là vos bienfaits ? .....

3

As-tu bien conſulté ton cœur en me chaſſant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu

renoncer pour jamais ? ..... Non, non, ce tendre cœur m'aime, je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (*).... quel repentir éternel tu te prépares ! ..... hélas ! il sera trop tard..... quoi ! tu pourrois oublier ? .... quoi! je t'aurois mal connue ? ..... Ah! songe à toi, songe à moi, songe à ..... Ecoute, il en est temps encore ..... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent ..... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être..... nous le serons..... Ah ! l'air emporte mes plaintes..... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle..... vivre loin d'elle.....



LETTRE LXVIII.

De Milord Edouard à Julie.

VOTRE Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre, car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes ; j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à

(*) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

mes dépens ; & c'eſt le chemin des paſſions qui m'a conduit à la philoſophie. Mais de tout ce que j'ai obſervé juſqu'ici, je n'ai rien vu de ſi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences, & il ſe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui vous diſtingue, qu'il eſt impoſſible de vous diſtinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere; & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un ſentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à meſure que la raiſon l'a juſtifié. A votre égard ce fut toute autre choſe encore, & ce ſentiment fut ſi vif que je me trompai ſur ſa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des ſexes qui produiſoit cette impreſſion, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur ſent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous ſeriez ſans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il ſeroit ſans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui reſſembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentiments. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conſéquent amoureux; je connus que vous éties trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne ſeroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete, dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie! & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré. Il fut un temps peut-être où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chûte? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante, ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite: vous êtes perdue s'il faut combattre encore: vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame, pour que vous puissiez jamais l'en chasser, il en renforce & pénétre tous les traits comme une eau forte & corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression, sans effacer à la fois tous les sentiments exquis que vous reçûtes de la nature; est quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une seule chose, Julie; c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui vous reste; profitez-en, tandis qu'il en est temps encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vout fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le duché d'Yorc une terre assez consi-

dérable, qui fut long-temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & commode; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouse, qui passe au bout du parc, offre à la fois une perspective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître, & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'abitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits si touchants par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui, & c'est là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la letrre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amants; venez, couple aimable & fidele, prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez y serrer, à la face du Ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous, en ce lieu tranquille, goûter à jamais, dans les sentiments qui vous unissent, le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfants; puissent nos neveux, en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur: *Ce fut ici l'asyle de l'innocence; ce fut ici la demeure de deux amants.*

Votre sort est en vos mains, Julie; pesez atten-

tivement la propofition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs je me charge d'affurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge auffi de la fûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perfonne jufqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auffi-tôt vous marier publiquement fans obftacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul befoin du confentement d'autrui pour difpofer d'elle-même. Nos fages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réfulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils font beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiffé à Vevai mon Valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aifément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit, à l'aide de Regianino, fans que ce dernier fache de quoi il s'agit. Quand il fera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maifon paternelle que fous la conduite de votre époux.

Je vous laiffe à vos réflexions; mais, je le répete, craignez l'erreur des préjugés & la féduction des fcrupules qui menent fouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera, fi vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous ferez facrifiée à la chimere des conditions; (*) il

[*] La chimere des conditions! C'eft un Pair d'Angleterre qui parle ainfi; & tout ceci ne feroit pas une fiction? Lecteur, qu'en dites-vous?

faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience; vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.



LETTRE LXIX.

De Julie à Claire.

OH, ma chere! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre les passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel époux mon pere me destine; tu sais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuse?

l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur? qui préférer d'un amant ou d'un pere? Hélàs! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir : en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource, & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis; tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'a réduite; acheve, puiſque tu as commencé; ſupplée à mon courage abattu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime, tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux; & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon Ange. Ah! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore! Douce & raviſſante union des ames! délices inexprimables, même au ſein des remords! Dieux! que feriez-vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence ſeroient encore en mon pouvoir? Quoi! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré & les chers gages de ſa tendreſſe..... & j'héſite un ſeul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les

bras de celui qui me la fit commettre ? & je ne ſuis pas déjà femme vertueuſe, & chaſte mere de famille?.... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir ſortir de mon aviliſſement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je ſaurai à mon tour remplir les devoirs ſacrés qu'ils ont remplis envers moi!.... & les tiens, fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Eſt-ce en plongeant le poignard dans le ſein d'une mere, que tu te prépares à la devenir ? Celle qui déshonore ſa famille apprendra-t-elle à ſes enfants à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendreſſe d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleurs & d'opprobre... & jouis, ſi tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement ſon pays, déshonorer ſa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parents, & toi-même ! & toi, ma douce amie! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine, dès mon enfance, je pus reſter éloignée un ſeul jour, te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir!.... Ah non! que jamais.... que de tourments déchirent ta malheureuſe amie! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas! je m'égare. Tant de combats paſſent ma force & troublent ma raiſon; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeul. Ou choiſis, ou laiſſe-moi mourir.





LETTRE LXX.

Réponse.

Tes perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis appaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même; les suites sont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le temps. Je sais qu'il est

des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions: ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? qu'un pere & une mere chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mûr un homme auſſi froid que M. de Wolmar s'attendriſſe en te voyant pour la premiere fois de ſa vie; que toute une famille t'idolâtre unanimement; que tu ſois chere à mon pere, cet homme ſi peu ſenſible, autant & plus peut-être, que ſes propres enfants; que les amis, les connoiſſances, les domeſtiques, les voiſins & toute une ville entiere t'adorent de concert & prennent en toi le plus tendre intérêt: voilà, ma chere, un concours moins vraiſemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perſonne quelque cauſe particuliere. Sais-tu bien quelle eſt cette cauſe? Ce n'eſt ni ta beauté, ni ton eſprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire; mais c'eſt cette ame tendre, & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale; c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réſiſter à tout, hors à la bienveillance; & il n'y a point de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi; pluſieurs ont autant de graces, toi ſeule as, avec les graces, je ne ſais quoi de plus ſéduiſant qui ne plaît pas ſeulement,

mais qui touche & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec ſurpriſe, l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois ſon zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ſes offres généreuſes ; tu les attribues à la ſeule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante Couſine ! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais, crois-moi, ce zele tout pur qu'il eſt, ſeroit moins ardent ſi, dans la même circonſtance, il s'adreſſent à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami qui, ſans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe : elles transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte : on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils feront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous ; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, Couſine ; à moi qu'un même ſang, un même âge & ſur-tout une parfaite

faite conformité de goûts & d'humeurs, avec des tempéraments contraires, unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma 'l penſier più conforme

Que penſes tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi; cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puiſſe ne regner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines, & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe? Ce moment fut critique, ma Julie; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente, ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de l'amour; c'eſt l'empire de la beauté; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or, ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diviſion ſeroit déjà faite; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois qne vos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami.

c'eſt-à-dire, mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura long-temps à ſe louer de tes ſentiments ; avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh ! mon enfant, plût au Ciel qu'au prix de ſon attachement je te puiſſe guérir du tien; je le garde avec plaiſir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions ſur la figure, j'en puis avoir tant qu'il me plaira; tu n'es pas fille à me les diſputer, & je ſuis bien ſûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'eſprit de ſavoir qui de nous deux eſt la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait ſi indifférente; je ſais là deſſus à quoi m'en tenir, ſans en avoir le moindre chagrin. Il me ſemble même que j'en ſuis plus fiere que jalouſe, car enfin les charmes de ton viſage, n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talents; je me pare de toutes tes perfections, & c'eſt en toi que je place mon amour propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte, mais je ſuis aſſez jolie pour le beſoin que j'ai de l'être. Tout le reſte m'eſt inutile, & je n'ai pas beſoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de ſavoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même temps pour ton amie ; & quelque ſoit ton deſtin, je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis; ſi tu reſtes, je reſte: j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte;

ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premiérement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je quitte un pere assez indifférent, qui laisse faire à ses enfants tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse: car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les enfants qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure? *Mancomale*, ma chere; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractere, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là; libre encore; & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, Cousine, que, quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous, & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique rem-

plit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentiments, qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelques liens à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & je me croirai juſtifié.



BILLET.

De Julie à Claire.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.



LETTRE LXXI.

De Julie à Milord Edouard.

VOTRE Lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y ſera pas moins ſenſible, quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes. Nous ne ſavons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

Qu'il me feroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes

bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé! Mais, Milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins; mon sort cruel l'emporte sur votre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amants persécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solemnelle, & je sais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité? Non, si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au devant de nos besoins, & par une générosité sans exemble, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah, Milord! serai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours; mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir. Hélas! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pese-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature? Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on com-

mence à le devenir, & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'il m'ont donnée, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule? Un pere presque sexagénaire! une mere toujours languissante! Moi, leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs? La terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirants sans consolation, & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour, & ne dit plus rien à mon cœur: mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords, celui-la seul est trop affreux pour le supporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes: mais, Milord, vous n'êtes pas marié; ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfants d'autrui? Quant à moi, mon parti est pris; mes parents me rendront malheureuse, je le sais bien; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais de la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame

ſenſible, félicité ſi charmante & ſi deſirée, va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs ; & les grandes paſſions ne germent guere chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentiments qui caractériſent les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non ; cette affection ſecrete, qui prévient en vous une eſtime éclairée, ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous aves fait pour lui ſans le bien connoître ; vous ferez plus encore, s'il eſt poſſible, aprés l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage !



LETTRE LXXII.

De Julie.

ET toi auffi, mon doux ami ! & toi, l'unique efpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il fe meurt de trifteffe ! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preffentiments me les avoient annoncés, je les aurois fupportés avec patience ; mais toi pour qui je les fouffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me font feuls infupportables, & il m'eft affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres ! Que de douces confolations je m'étois promifes, qui s'évanouiffent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'effuyai mes larmes ameres, en me difant, je fouffre pour lui, mais il en eft digne ; je fuis coupable, mais il eft vertueux ; mille ennuis m'affiegent, mais fa conftance me foutient, & je trouve au fond de fon cœur le dédommagement de toutes mes pertes ! Vain efpoir que la premiere épreuve a détruit ! Où eft maintenant cet amour fublime qui fait élever tous les fentiments, & faire éclater la vertu ? Où font ces fieres maximes ? Qu'eft devenue cette imitation des grands hommes ? Où eft ce philofophe que le malheur ne peut ébranler, & qui fuccombe au premier accident qui le fépare de fa maîtreffe ? Quel prétexte excufera déformais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a féduite qu'un homme

ſans courage, amolli par les plaiſirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un inſenſé qui renonce à la raiſon ſi-tôt qu'il a beſoin d'elle? O Dieu! dans ce comble d'humilaition devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abaiſſe juſqu'à la cruauté? tu m'oſes faire des reproches? tu t'oſes plaindre de moi? ..... de ta Julie? ..... barbare! .... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fût jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager? Ah! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable! ..... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet inſtant même où je haïs ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi? Que tu rougirois de tes duretés ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſeduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances! Quelque jour, j'oſe me flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous; & pour nous conſerver l'un à l'autre, il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe ? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon déshonneur? Viens cruel, ſi tu le crois, viens recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir! Viens, ne crains pas d'être déſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons ſenti l'un pour l'autre; je ſuis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe, que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me ſont inſupportables. O Dieu! comment peut-on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des moments où l'on a ſi grand beſoin de conſolation? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas. Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union ſi parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſements? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés! Combien,

ſi tu partageois mes maux, ils te ſeroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton ſort déplorable! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon ſexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre? Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible; en proie à mille peines paroître joyeuſe & contente; avoir l'air ſerein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne penſe; déguiſer tout ce qu'on ſent; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie; voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tyrannie des bienſéances qu'aggrave enfin celle des parents dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit des loix que de lui-même, il échappe à l'eſclavage, il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer, que le ciel n'impoſe pas, on n'aſſervit qu'un corps ſans ame: la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité. Il en eſt de plus ſages? Ah, je le ſais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles ſont heureuſes! Elles réſiſtent? J'ai voulu réſiſter. Elles ſont plus vertueuſes? Aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois toujours aimée. Il eſt eſt donc vrai que je ne l'aime plus? ..... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole! ..... mais moi que vais-je devenir? ..... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour! Qui me conſolera donc dans mes peines? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui, pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés, & peut-être iné-

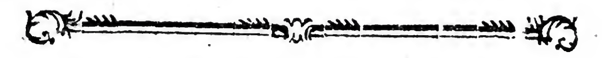
vitables ! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cede ? Où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité ! Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles où l'amour gemissant déchire mon cœur ! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir ; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le temps même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentiments ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur, & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux ? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, sache supporter l'infortune, & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie à choisi. Ah ! si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi du moins de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aie cessé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déjà déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentiments ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel dans ton malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne, aux dépens de ſon repos, prendre le ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému, ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.





LETTRE LXXIII.

De Claire.

VOUS avez plus d'amour que de délicateſſe ; & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt ; & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous ; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh ! que de pareils amants ſont à craindre, & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie, ſi vous voulez qu'elle vive ; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentements. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible ; vous lui devez les plus tendres conſolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juſte ; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter

les offres de Milord Edouard ; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le vôtre ; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parents à la honte & au déſeſpoir, & j'ai peine à comprendre, par rapport à vous-même, quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du ſien.

Quoi qu'il en ſoit, voilà ma conduite & mes torts ; & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule ; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous : vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée, me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous ; & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.



LETTRE LXXIV.

De Milord Edouard à Julie.

NOUS l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit; & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souvienne; & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare, qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangements nécessaires, avant de nous séparer; car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théatre digne des grands talents, & où leur carriere est la plus étendue (*).

---

[*] C'est avoir une étrange prévention pour son pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers soient moins bien reçus, & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre.

Les ſiens ſont ſupérieurs à bien des égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprés de vous. En attendant vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrès de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre pere. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poſte, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beaucoup d'entretiens. La muſique remplira les vuides du ſilence, le laiſſera rêver, & changera par degrés ſa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même; je n'oſerois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repaſſant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, ſur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous ſera plus néceſſaire. Quant à préſent, ſûrement il vous eſt inutile, & je ne vous prie de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

Par le goût de la Nation, ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernemeut, ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va guere demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? Dans quel pays, hors le leur, vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplaît pas, quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.



LETTRE LXXV.

A Claire.

Pourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux ſur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutô- que de voir l'aviliſſement où je ſuis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuſe amie, qui fûtes ſi ſouvent mon refuge, j'oſe encore verſer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiſſant; j'oſe encore implorer vos conſolations contre le ſentiment de ma propre indignité; j'oſe recourir à vous, quand je ſuis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme auſſi mépriſable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle que je ne ſuis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rampant & ſi bas! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante Couſine (*) connoiſſez mon crime & mon repentir, ſoyez mon juge, & que je meure; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

(*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Couſine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit ſur moi cette ſéparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide, & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce ſentiment, jointe à l'étonnante généroſité de Milord Edouard, me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défenſe de me voir ; la réſolution priſe de me faire partir ; la diligence & le ſecret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me ſembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je ſavois qu'il devoit faire auprès d'elle, achevoit, ſelon moi, de me déceler le but de ſes ſoins. Je réſolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deſſein je me bornai à examiner les choſes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules ſoupçons, & le zele de l'humanité ne lui inſpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalouſie ne tirât quelque indice de trahiſon. A Beſançon je ſus qu'il avoit

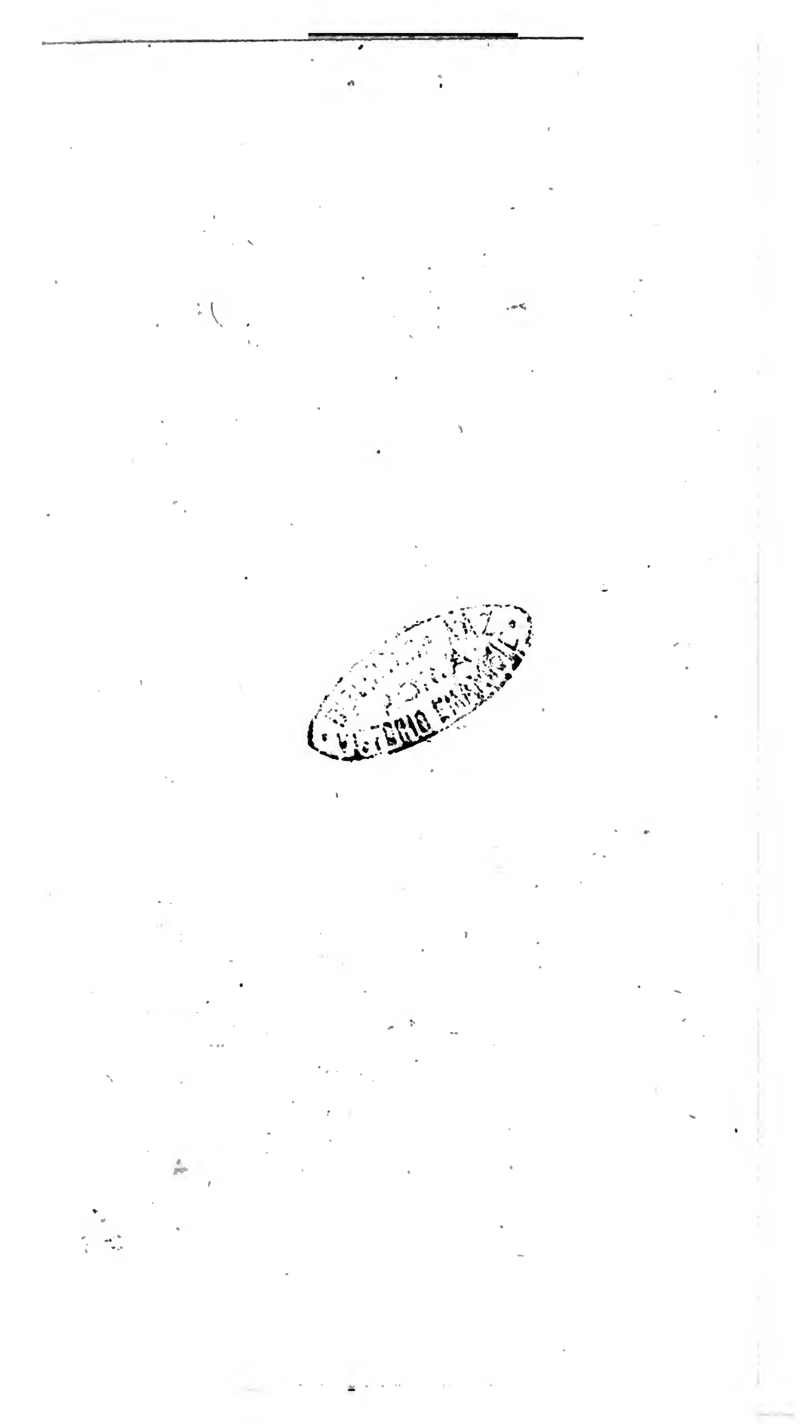
écrit à Julie ſans me communiquer ſa lettre, ſans m'en parler. Je me tins alors ſuffiſamment convaincu, & je n'attendis que la réponſe dont j'eſpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciſſement que je méditois.

Hier au ſoir nous rentrâmes aſſez tard, & je ſus qu'il y avoit un paquet venu de Suiſſe, dont il ne me parla point en nous ſéparant. Je lui laiſſai le temps de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer en liſant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah, Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe.... je reſpecte votre vertu.... mais je plains votre erreur.... A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne ſouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma Couſine! c'eſt là ſur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles, quand ils veulent écouter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire: mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſſeins ſecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois ſans ceſſe, lui firent connoître enfin le ſujet de ma fureur. Il ſourit, puis il me dit froidement: vous avez perdu la raiſon, & je ne me bas point contre un inſenſé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir? Je ſentis dans l'accent de ce diſcours je ne ſais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le ſon de ſa voix me remua le

Gravelot inv.





cœur ; je n'eus pas jeté les yeux ſur les ſiens, que tous mes ſoupçons ſe diſſiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inſtant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eût précédé ma juſtification, je ne vous aurois vu de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire; mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi, le fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'oſois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il faſſe déſormais ce qu'il lui plaira ! ſon ame ſublime eſt au deſſus de celles des hommes ; & il n'eſt pas plus permis de réſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui s'adreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la ſienne, & d'être inſtruit de la réſolution de votre Couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données ; je vis combien il a raſſemblé de ſentiments & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers, & ma baſſeſſe plus mépriſa-

ble. Dites, quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles, ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourments qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentiments de la nature me déſole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous digne & charmante Couſine; vous, unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philoſophie; je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'un ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions, & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égarements; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les deſire plus ardemment, & en a plus beſoin que jamais; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens ranimer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brûlé; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui

qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chere amante, dont je dois honorer le choix. O mes amis dont je veux recouvrer l'estime, mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentiments de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chûte, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour, en les admirant : pouvoit-il mieux faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables !* Que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots.... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aie eu l'explication de ces mots-là.





LETTRE LXXVI.

De Julie.

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore ? Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur ; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma Couſine eſt venue me déſabuſer; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennuis & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti, par la ſérénitéqui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme ! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter dans l'uſage de tes talents. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits ; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autres leçons pour

pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde ; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi; tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi : vois quel ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons ; ton heureux naturel, cultivé par ton goût, t'a doué de tous les talents ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans.

Frutto ſenile in ſu' l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appeſanti ta perſonne, la fade galanterie n'a point rétreci ton eſprit, ni hébêté ta raiſon. L'ardent amour, en t'inſpirant tous les ſentiments ſublimes dont il eſt le pere, t'a donné cette élévation d'idées & cette juſteſſe de ſens (*) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune, & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre ; & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne ſont pas dignes.

---

[*] Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour ; Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ?...... O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie ?.... Il le faut, il faut nous séparer, si nous voulons nous revoir heureux un jour ; & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chere idée t'animer, te consoler durant cette amere & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence ! Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines alarmes n'aggravoient mes tourments réels, & si avec mes propres maux je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer.

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer ; mais puisque le sort nous sépare, ah ! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis ; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur : n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces arguments subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres, & n'ont jamais fait

un honnête homme. Ah ! ces triftes raifonneurs ! quels doux raviffements leurs cœurs n'ont jamais fentis ni donnés ! Laiffe, mon ami, ces vains moraliftes, & rentre au fond de ton ame; c'eft là que tu trouveras toujours la fource de ce feu facré qui nous embrafa tant de fois de l'amour des fublimes vertus ; c'eft là que tu verras ce fimulacre éternel du vrai beau, dont la contemplation nous anime d'un faint enthoufiafme, & que nos paffions fouillent fans ceffe fans pouvoir jamais l'effacer. (*) Souviens-toi des larmes délicieufes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui fuffoquoient nos cœurs agités, des tranfports qui nous élevoient au deffus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcufable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu favoir laquelle eft vraiment defirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfere quand fon choix eft impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lifant l'hiftoire. T'avifas-tu jamais de defirer les tréfors de Créfus, ni la gloire de Céfar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaifirs d'Eliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes defirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'eft qu'ils ne l'étoient point, & tu le fentois bien ; c'eft qu'ils étoient vils & méprifables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perfonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaifir ? Defquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reffembler ? Charme inconcevable

(*) La véritable philofophie des Amants eft celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autres. Un homme ému ne peut quitter ce philofophe ; un lecteur froid ne peut le fouffrir.

de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourments, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leur maux apparents. Ne crois pas que ce sentiment fut particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien,

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami; tu sais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application pour avoir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être integre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; car, si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment

le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent, ils sont des pieges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats; mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice; je crains les sophismes adroits dont il se colore; je crains enfin que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner, si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fieres erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entiere ni dans l'objet desiré, ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre; & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre en-

core plus au dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble? Laisse donc dire les méchants qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête; n'écoute que tes propres desirs, ne suis que tes inclinations naturelles; songe sur-tout à nos premieres amours. Tant que ces moments purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentiments sublimes d'une ame forte; mais un amour tel que le trône l'anime & la soutient tant qu'il brûle; si-tôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que ferions-nous si nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une

ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embuches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs, tu les goûteras séparés de lui, & ne les pourras connoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annocera le sort que je t'ai prédit; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusements frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais, viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs; & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah ! si jamais tu m'oublies.... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne sera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée; mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en sauroit plus suivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon pere; mais je n'en épouserai jamais une autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole, elle me sera sacrée quoi qu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire man-

quer. Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Vas, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un sort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.



LETTRE LXXVII.

A Julie.

O *Qual fiamma di gloria, d'onore,*
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te!

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je serai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brulé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparale! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien, qui ne sera point violée. J'ignore, dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniroit à d'autre qu'à Julie d'Etange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse, & je pars à l'instant.



LETTRE LXXVIII.

A Julie.

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie, plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du temps ; je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir : le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O

doute ! ô ſupplice ! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe leve, & ne me rend plus l'eſpoir de te voir ; il ſe couche, & je ne t'ai point vue : mes jours, vuides de plaiſirs & de joie, s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte, elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine, & des conſolations ſuſpectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé ?

Que cette triſteſſe ne t'alarme pas, je t'en conjure, elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes ; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie, & puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées qui ſont le fruit de ta derniere lettre, eſt que je me trouve à préſent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laiſſerois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me ſoutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me ſoutenir moi-même. Je ſuis convaincu qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt là ton triomphe ! Mais qu'eſt-ce que la ſeule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus ſacrés ? Où ſont-ils ces hommes groſſiers qui ne prennent les tranſports de l'amour que pour une fievre des ſens, pour un deſir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils obſervent, qu'ils ſentent ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur ; qu'ils voient un

amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, & qu'ont nourri tes ſentiments ſublimes; prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inſpirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon ame. Julie, eh! qu'aurois-je été ſans toi? la froide raiſon m'eût éclairé peut-être; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je ſaurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus: ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſuſſent aimer!

En méditant en route ſur ta derniere lettre, j'ai réſolu de raſſembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne ſache par cœur & bien par cœur, tu peux m'en croire, j'aime pourtant à les relire ſans ceſſe, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui ſeule peut faire mon bonheur. Mais inſenſiblement le papier s'uſe, &, avant qu'elles ſoient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choiſir exprès pour cela. Il eſt aſſez gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſez jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce precieux recueil ne me quittera de mes jours; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il ſera pour moi le contre-poiſon des maximes qu'on y

M 6

respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse ; il m'édifiera dans tous les temps & ce seront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que ne me parle-tu de fidélité, de constance ? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie, inspires-tu des sentiments périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi ? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ! Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautes de l'univers tendent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le

dernier fragment; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême Puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde, & de ſes projets en ma faveur; mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promeſſe par rapport à ſes arrangements préſents. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au deſſus de ma naiſſance, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & je ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie; les premiers beſoins, ou du moins les plus ſenſibles ſont ceux d'un cœur bienfaiſant; & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?





LETTRE LXXIX.

A Julie.

(*) J'ENTRE vaec une ſecrete horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté : il voudroit répondre, on ne lui dit rien qui puiſſe

[*] Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie ſur ces relations, je crois pouvoir dire que, ſi j'avois à les faire, & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter, & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe & me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, entrant dans le monde, ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que ſans y avoir fait un fort grand rôle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces Lettres comme elles ſont. Que les lieux communs uſés reſtent; que les obſervations triviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais il importe à l'ami de la vérité que juſqu'à la fin de ſa vie ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au devant de moi : mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelqu'important service à lui demander ; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes qui ne sont faites que pour être refusées, milles especes de pieges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire, comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété ; la communauté des biens seroit ici presque établie ; le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du

monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifie cette apparente commisération, qui semble toujours aller au devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentiments suspects, & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des Savants & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états, & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel : il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes : on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire, on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité ; la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde ? à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer des sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale, vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois. (*) Ainsi

---

[*] On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi ! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs ? Non, il faut des défenseurs à l'Etat ; mais tous les citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'états qui les séparent & les déshonorent.

nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui ; & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux, point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'à qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des Auteurs qu'ils connoiſſent; là deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, ſur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel Auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent ; & comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entr'eux, c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires où les plus échauffés, animés par les autres, ne ſavent preſque jamais de quoi il eſt queſtion. Chaque coterie a ſes regles, ſes jugements, ſes principes qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maiſon eſt un frippon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcrite. Quiconque aime à ſe répandre, & fréquente pluſieurs ſociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer

de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire, à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte en entrant ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il l'a poſe de même en ſortant, & reprenne s'il le veut la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation, & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air, dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leurs profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'un autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philoſophie; l'homme d'Etat de bel eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur, & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété; mais ce qui étoit vrai de ſon

temps ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général, les Militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (*).

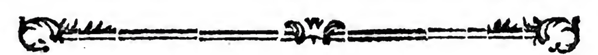
Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe ; leurs ſentiments ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paiſible eſt le ſeul être mu par lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particuliere, qu'au véritable état des choſes, & ſe reformera ſans doute ſur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où lés amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays ; car celles des riches ſont preſque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, juge ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un déſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentiments & de vérité qui change à chaque inſtant, & ſe dé-

---

[*] Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en temps de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

truit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir. Jusqu'ici j'ai vu beaucoup des masques ; quand verrai-je des visages d'hommes ?



LETTRE LXXX.

De Julie.

OUI, mon ami, nous serons unis malgré notre éloignement ; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoît point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amants ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours ; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus solitaire ; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente, e qui s'assise :
Qui si rivolse, e qui ritenne il passo ;
Qui co' begli occhi mi trafise il core :
Qui disse una parola, e qui sorrise.

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? sais-tu goûter un amour tranquille & tendre,

qui parle au cœur ſans émouvoir les ſens, & tes regrets ſont-ils aujourd'hui plus ſages que tes deſirs ne l'étoient autrefois. Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportements trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne ſens pas; non, ton cœur peu délicat ne ſent pas combien l'amour s'offenſe d'un vain hommage; tu ne ſonges ni que ta vie eſt à moi, ni qu'on court ſouvent à la mort en croyant ſervir la nature. Homme ſenſuel, ne ſauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amants ſéparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions en liſant ton Plutarque ſur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ſes triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en ſeroit aſſez, diſions-nous, pour le rendre inſipide & mépriſable. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de quoi jouis-tu, quand tu es ſeul à jouir? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue, ou plutôt en quel jargon eſt la relation de ta derniere Lettre? Ne ſeroit-ce point là par haſard du bel eſprit? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent

avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe? Que veux-tu qu'une pauvre Suiſſeſſe entende à ces ſublimes figures, au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton eſprit la teinte de celui du pays? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce fonds-là. A ton avis les *traſlati* du Cavalier Marin, dont tu t'es ſi ſouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores? Et ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (*a*) dans un ſonnet?

Obſerver en trois ſemaines toutes les ſociétés d'une grande ville; aſſigner le caractere des propos qu'on y tient, y diſtinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit & ce qu'on y penſe; voilà ce qu'on accuſe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés poſément. Je n'approuve pas non plus qu'on diſe du mal du pays où l'on vit & où l'on eſt bien traité : j'aimerois mieux qu'on ſe laiſſât tromper par les apparences, que de moraliſer aux dépens de ſes hôtes. Enfin, je tiens pour ſuſpect tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit; je crains toujours que ſans y ſonger il ne ſacrifie la vérité des choſes à

(*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.* Vers d'un Sonnet du Cavalier Marin.

l'éclat des penſées, & ne faſſe jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami; l'eſprit, dit notre Muralt, eſt la manie des François. Je te trouve à toi-même du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde, c'eſt à nous qu'elle ſied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans pluſieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment. Je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert. Eh Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime! n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amants que ce langage eſt de ſaiſon; & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eût-il jamais le temps de ſe montrer dans nos tête-à-tête; & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume, & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement, le pourroient-elles ſupporter? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe & que l'exceſſive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte; mais je veux que ſa gaieté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui;

en

en un mot, qu'elle brille de ses propres graces & non de la parure du bel esprit.

L'inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolere; mais je ne sais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne; elle m'en a dicté surtout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle protege, & que tu plaisantes.

Mais sais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter, elle traite tout cela de sottes simagrées, & soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie, elle sera de la meilleure humeur du

monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges, & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié: elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hasards auxquels le meilleur mariage expose; & quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux! Ils s'aiment; ils vont s'épouser; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentiments & les tiens; mais j'en ai eu une espece de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.





LETTRE LXXXI.

A Julie.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfants! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmespar les plus frivoles objets! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causé ta présence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidents possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai, mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa racine dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans replique.

Premiérement, ma Cousine (car c'est à elle qu'il faut répondre,) quant au style, j'ai pris celui de

la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marini. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres même en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un sot qui puissent parler sans figure. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de forces? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, graces au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & mêmes énergiques. Si ces yeux éveillés que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre & de votre visage, Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société! Hé bien, c'est aussi la premiere observation que j'ai faite dans celui-ci; & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentiments & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'au-

tre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de Religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la Cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la Satyre que celui du bel esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre; car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer; car si le caractere des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne serois pas non plus si mal-adroit, que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales different moins entr'elles que les Peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près

sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitants ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'observerois entr'elles me donneroient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national ; & ce qui se trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par là des vrais effets de la société ; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse & rapprochée, mieux ils doivent valoir, & les mœurs par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des Peuples, mais par une voie si longue & si détournée, que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par-tout observer dans le premier où je me trouve ; que j'assigne ensuite les différences à mesure que je

parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin; & que j'attende à juger du premier peuple observé, que j'aie observé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satyre nationale. Ce ne sont point les parisiens que j'étudie, mais les habitants d'une grande ville; & je ne sais si ce que j'en vois, ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi-bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des usages des Peuples; ainsi, malgré les préjugés dominants, je sens fort bien ce qui est mal en soi, mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer aux François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, sans le savoir, ai-je déjà contribué pour ma part au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre, & les mœurs d'un Citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zele de la vérité, par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente

de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais: mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas; & il faudra que j'abandonne tout, si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une maniere si peu conforme à mon goût; je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause; & pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivé heureusement pour le prolonger, & j'admire, en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres; mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres! Comment prêter un ton si touchant, & des sentiments si tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle? Ne sois donc pas surprise si tes lettres, qui te peignent si bien, font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein..... objet

adoré, fille enchantereſſe, ſource de délices & de voluptés, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?... Ah viens !.. je la ſens...... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre.... Il eſt vrai, chere amie, tu es trop belle, & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier, ni ta beauté, ni tes careſſes; tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par-tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils feront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux ! Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leur mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſent-ils leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils feront heureux, s'ils leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte ! Mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être

à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre; & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffent un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentiments une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.

Fin de la premiere Partie.

